





Chansons de P. de Kock
classez à P. de Kock
(renvoi à "Musique")

CH. PAUL DE KOCK

FLON, FLON, FLON
LARIRADONDAINE

Tout finit par des chansons.
BEAUMARCHAIS.



PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

1878



UN
PETIT BOUT DE PRÉFACE
QU'ON N'EST PAS OBLIGÉ DE LIRE

Il y a trente-cinq ans environ, j'ai fait un volume de chansons intitulé la *Bulle de savon*, et qui, autant que je puis me le rappeler, ne fit pas grande sensation à cette époque, il est vrai qu'alors on avait à s'occuper de toute autre chose que de chansons.

Depuis un an ou deux, j'ai été agréablement surpris, je l'avoue, d'apprendre que plusieurs de mes anciennes chansons se chantaient avec succès dans les salons, dans les cafés-concerts et même dans les rues... et permettez-moi de vous dire, en passant, que le succès des rues n'est point à dédaigner, ne l'obtient pas qui veut

Il y avait entre autres ma chanson intitulée : *Ma Lisette, quittons-nous,* qui obtenait un succès de vogue, et quelques personnes voulaient absolument l'attribuer à *Béranger,* parce qu'il y avait dedans le nom de Lisette !... Comme si d'autres poëtes ne pouvaient pas aussi employer ce nom là !... mais *numerus stultorum est infinitus!* On ne se doutait pas que la chanson était de moi, bien qu'elle fût depuis longtemps imprimée avec mes premiers romans. Il y eut même un monsieur qui, pour mettre un terme à l'incertitude du public, jugea convenable de faire imprimer son nom dessous et de s'en dire l'auteur, c'était certainement bien aimable de sa part, mais il y a des gens capables des actions les plus héroïques.

J'ignorais tout cela, quelqu'un eut la bonté de m'en avertir, et l'on voulut bien enfin permettre que je fusse l'auteur de ma chanson.

Puisque l'occasion se présente, je dois dire aussi que j'ai fait une chansonnette intitulée les *Cabinets particuliers,* celle-là n'était pas

dans la bulle de savon, l'ayant jugée un peu trop leste pour ce recueil. Je ne l'avais vendue ni cédée à personne et j'ai été fort surpris de savoir qu'on la chantait et qu'on la vendait dans les rues; mais la chose ne m'a pas paru mériter que je m'en occupasse, cette fois du reste, mon nom était sous la chanson.

Qu'est-il résulté de tout cela? qu'un de mes éditeurs m'a dit : vous devez avoir composé d'autres chansons, il doit y avoir de quoi faire un volume, il y a longtemps qu'on n'a fait des chansons gaies, il faut donner au public votre nouveau chansonnier.

Mon cher ami, lui répondis-je, si ces chansons ne doivent, comme leurs aînées, obtenir un vrai succès qu'au bout de trente-cinq ans, il me semble que cela nous renvoie un peu loin! et quand je dis *nous*, je me trompe, je veux dire les chansons; mais n'importe, imprimez, je le veux bien, car il faut espérer qu'en France on chantera toujours.

Et voilà pourquoi, cher lecteur, que je désire être un amateur de chansonnettes, je vous

offre en ce moment : *Flon flon flon, larira dondaine,* et vous souhaite : *Gai gai gai, larira dondé.*

Pardon, encore un mot pendant que je vous tiens, dernièrement mon fils se trouvait chez un libraire avec un monsieur qui ne le connaissait pas. Là, ce monsieur prétendait que Charles-Paul de Kock et Paul de Kock sans Charles devant, ce n'était pas la même personne, mais que c'était les deux frères ; mon fils avait beau lui soutenir le contraire, ce monsieur ne voulait pas en démordre et ce ne fut que lorsqu'il apprit à qui il parlait qu'il voulut bien croire qu'il avait tort. Je m'appelle Charles-Paul de Kock, sur tous mes premiers romans on a mis l'abréviation de Charles, si on l'a omise sur d'autres, c'est que partout on se contentait de me nommer Paul de Kock, et que j'étais assez connu ainsi pour que ce seul prénom parût suffisant. Mais veuillez bien croire, lecteur, que je ne suis pas double ; avec ou sans Charles, je suis toujours

CHARLES-PAUL DE KOCK.

LE VAUDEVILLE

AIR : *Ballet des Pierrots.*

1

Jadis on disait par la ville :
C'est le Français qui, né malin,
A dû créer le Vaudeville,
Car il chante soir et matin.
Aujourd'hui, perdant son empire,
Le Vaudeville est aux abois!
Le Français, il faut bien le dire,
N'est plus si malin qu'autrefois.

2

Quand de la chanson idolâtre
Le public y battait des mains,
On ne chassait pas du théâtre
Les auteurs de joyeux refrains ;

Mais au Gymnase, au Vaudeville
Les couplets sont fort mal reçus,
On veut du drame, on veut du style,
Mais des chansons... on n'en veût plus.

3

Vous qu'inspirait si bien Minerve,
Merle, Brazier, Armand Gouffé,
Et toi, Desaugiers, dont la verve
Du plus lugubre eût triomphé,
Si sur le théâtre, à cette heure,
Vous portiez des yeux indiscrets,
Que diriez-vous ! de voir qu'on pleure
Au lieu de chanter vos couplets.

4

Ceux qui ne savent pas en faire
Disent que c'est de mauvais goût ;

Que ce genre ne sait plus plaire,
Qu'il est passé, banni partout.
Messieurs, malgré votre éloquence,
Je crois, ainsi que nos aïeux,
Tous les genres fort bons en France,
Excepté le genre ennuyeux.

CONSEIL AUX JEUNES GENS

AIR : *Ma Grand'mère un jour de sa fête.*

1

Jeunes gens, enfants de la France,
Pour vous, j'ai fait cette chanson,
Recevez avec confiance
Un conseil, que je crois fort bon.

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

2

Laissez cette sale habitude
Aux Hollandais, aux Allemands ;
Comme autrefois faites étude
D'être gais, coquets et galants,

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

3

Pour avoir une contenance
Beaucoup de vous veulent fumer ;
Tachez d'avoir de l'élégance
Et vous saurez bien mieux charmer.

De votre bel âge
Prenez plus de soins,

Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

4

Fumer ne produit rien qui vaille,
Des paresseux c'est le refrain;
L'homme qui calcule et travaille
N'a point un cigare à la main.

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

5

Laissez la pipe dans la bouche
Aux habitués de cabaret;
Et ce sans façon, un peu louche,
Qui sent par trop l'estaminet.

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

6

Cet abus de la nicotine
Abîme d'abord l'estomac;
Puis on a mal à la poitrine,
C'est encore grâce au tabac.

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

7

En fumant, parler politique,
Cela ne vous rend pas meilleurs,

Cultivez plutôt la musique,
Songez qu'elle adoucit les mœurs.

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

8

Tout un salon est dans l'attente
Lorsque l'on espère un chanteur,
Mais jamais on ne se lamente
S'il n'arrive pas un fumeur.

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

9

Pour fumer vous quittez la table,
Laissant les dames désormais!
D'abord cela n'est pas aimable,
C'est Anglais, ce n'est pas Français.

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

10

Par une voix enchanteresse,
Les dames se laissent toucher,
Mais on s'éloigne avec vitesse
D'un monsieur qui cherche à cracher.

De votre bel âge
Prenez plus de soin,

Chantez davantage,
Fumez un peu moins.

11

La chansonnette nous fait rire,
La romance nous fait penser ;
Votre tabac, faut-il le dire ?
Il nous empeste et fait tousser !

De votre bel âge
Prenez plus de soins,
Chantez davantage
Fumez beaucoup moins.

LE TEMPS DE NOS AMOURS

AIR : *Mademoiselle Gaussin.*

1

Dans ce temps-là, je vous aimais, Julie,
Et vous juriez de m'aimer constamment,
Moi, de vous croire, il me prenait envie,
Peut-être alors en pensiez-vous autant.
Mais, vains serments ! j'ai trompé d'autres belles,
D'autres amants vous ont dû d'heureux jours,
Tous deux enfin nous sommes infidèles,
Il est passé le temps de nos amours.

2

Qu'il était doux le temps de votre empire !
Et qu'il fallait peu pour notre bonheur :

Nous ne savions qu'aimer, chanter et rire,
Nous méprisions le luxe et la grandeur.
De bals, de fête aujourd'hui je m'enivre,
De vos succès vous poursuivez le cours ;
Dans les plaisirs sans cesse on nous voit vivre...
Mais j'aimais mieux le temps de nos amours.

3

Nous n'avons plus, n'importe où l'on se trouve,
D'être jaloux, le droit, et cependant,
Je ne saurais dire ce que j'éprouve
Quand je vous vois au bras de votre amant ;
Mon cœur se serre alors, et ma maîtresse
Me dit : eh bien, vous avez l'air d'un ours ?
Dans mon sourire on voit de la tristesse...
Je pense encore au temps de nos amours.

4

Avez-vous donc comme moi, chère amie,
Souvent aussi de ces doux souvenirs ?

Ces jours heureux, trop courts dans notre vie,
Vous laissent-ils des regrets, des désirs?
S'il était vrai, que nos erreurs, ma belle,
Soient désormais dans l'oubli pour toujours :
Je fus constant, tu me restas fidèle,
Et revenons au temps de nos amours.

ÊTES-VOUS COMME MOI?

AIR : *Dans les gardes Françaises*

OU : *Vaudeville de l'Artiste.*

1

Combien de gens sur terre
Pour un mot, un : on dit,
Se mettent en colère,
Se tourmentent l'esprit ;
Quand j'ai ce qui me tente,
Santé, fortune, emploi,
Je suis d'humeur charmante ;
Êtes-vous comme moi ?

2

J'aime une bonne table,
Lorsque d'un air joyeux,

L'amphytrion aimable
Me donne du vin vieux.
Pour trinquer : Je suis brave,
Je verrais sans effroi
Monter toute sa cave !
Êtes-vous comme moi ?

3

J'aime chez une femme,
Œil brun et noirs cheveux ;
Cela trouble mon âme,
J'en deviens amoureux.
Mais il est dans le monde
D'autres beautés, je crois,
Et j'aime aussi la blonde ;
Êtes-vous comme moi?

4

Mon obligeance est grande,
Excepté pour l'argent,

Et si l'on m'en demande
Je m'enfuis sur-le-champ.
Entre amis une dette
Peut brouiller, c'est pourquoi
Jamais je ne leur prête ;
Êtes-vous comme moi ?

5

Je voudrais des richesses.
Et puis, j'en fais l'aveu,
Je voudrais des maîtresses
Qui m'aimassent un peu.
Sans jamais faire jeûne
Me porter comme un roi,
Et rester toujours jeune...
Êtes-vous comme moi ?

VOUS N'ÊTES PLUS GENTIL

AIR : *Vaudeville de l'Actrice.*

1

Mais, Adolphe, c'est incroyable
Comment, vous vous taisez toujours !
Jadis vous étiez plus aimable,
Qu'avez-vous fait de vos discours ?
Monsieur s'occupe de fadaise,
Il prend mon aiguille, mon fil,
Et me laisse là sur ma chaise,
Vraiment, vous n'êtes plus gentil !

2

Lorsque l'on va chez sa maîtresse,
C'est pour quelque chose je crois ;

On doit lui peindre sa tendresse,
Même la prouver quelquefois,
Mais, quand je vous dis : je t'adore !
Vite vous froncez le sourcil?...
Là! le voilà qui bâille encore,
Vraiment, vous n'êtes plus gentil!

3

Si nous allons dans la campagne,
Rien ne vous met plus en émoi!
J'ai beau gravir une montagne,
Vous n'êtes plus derrière moi.
Sous un bosquet, quand je me place,
Monsieur regrette son fusil ;
Et puis il me parle de chasse...
Vraiment, vous n'êtes plus gentil !

4

Allons, venez, que l'on m'embrasse,
Je consens à faire la paix...

Quoi, monsieur, vous restez de glace.
Ingrat! je sens que je vous hais.
Sans doute avec une autre belle
Vous épuisez votre babil?...
Eh bien, monsieur, restez près d'elle,
Je veux un amant plus gentil!

LA PRISEUSE

AIR : *De Psyché.*

1

Hortense est jeune, elle est jolie,
La grâce embellit son maintien ;
Sa bouche est fraîche et bien garnie,
Sa main blanche, son pied fort bien. (*bis.*)
Auprès d'elle, je le confesse,
Mon cœur a souvent fait : tic tac!
Mais ce qui combat ma tendresse.
C'est qu'Hortense prend du tabac.

2

Aux femmes dans l'âge de plaire,
Le tabac ne sied pas du tout,

Il donne un air de douairière,
Il répand un fort mauvais goût.
Et puis n'est-ce pas un supplice
Lorsque l'on veut faire sa cour.
Il faut dire : Dieu vous bénisse !
Au moment de parler d'amour.

3

Quand je dis à la belle Hortense :
« Vous êtes faite pour charmer,
Perdez donc votre indifférence,
Songez qu'il est bien doux d'aimer.
Ce sentiment n'est point blâmable
Et l'éprouver n'est point un mal. »
Elle répond d'un air aimable :
« J'aime beaucoup le caporal. »

4

Trop longtemps j'ai suivi ses traces,
Mais je la fuirai sans effort ;

Je sens que dans ses bonnes grâces
Son nez me fait toujours du tort.
Que voulez-vous que j'en espère !
Quand je demande un rendez-vous,
Elle tire sa tabatière,
En me disant : en usez-vous?

JE SUIS GOUTTEUX

AIR : *Du petit courrier*

1

C'en est donc fait, plus de festin,
Où la nuit passait dans l'ivresse ;
Plus de souper, plus de maîtresse,
Enfin plus d'amour, ni de vin.
Plaisirs du jeune et du vieil âge,
Je dois vous faire mes adieux.
C'est à regret que je suis sage,
Je suis goutteux ! Je suis goutteux !

2

On me voyait souvent jadis
Sur les pas de femme jolie ;

Plus d'une par moi fut suivie
D'un bout à l'autre de Paris.
Ah! mesdames, s'il vous arrive
De montrer un mollet douteux...
Ne craignez plus que je vous suive :
Je suis goutteux! Je suis goutteux!

3

Des plaisirs, si j'en ai fort peu,
Contentons-nous de ce qui reste ;
Quelque whist, un repas modeste,
Puis la lecture au coin du feu.
Mais quel bonheur si l'on m'invite
A secourir des malheureux.
Ah! si je n'y vais pas plus vite,
Excusez-moi, je suis goutteux!

L'PLUS SOUVENT!

AIR : *Garde à Vous.*

1

L'plus souvent (*bis.*)
Qu'on ne s'ra pas coquette !
Disait une grisette
Le soir en se mirant.
L'plus souvent (*ter.*)
Je suis jeune et jolie,
Suivons ma fantaisie ;
Mais coudre en se levant!
L'plus souvent !

2

L'plus souvent
Que je serai fidèle

A c'vieux qui me harcelle
Avec son sentiment;
L'plus souvent!
Pour les cadeaux qu'il donne,
Quelquefois je suis bonne;
Mais l'aimer sincèrement,
L'plus souvent!

3

L'plus souvent
Que monsieur Anatole,
Bien qu'il soit farce et drôle,
S'ra mon seul attachement,
L'plus souvent;
Ça me ferait d'la peine
De changer chaqu'semaine,
Mais n'avoir qu'un amant...
L'plus souvent!

4

L'plus souvent
Que j'n'aim' pas la parure,
Chapeau, châle, fourrure,
Tout ça n'est pas tentant,
L'plus souvent !
Jules croit, tant je l'aime,
Que pour lui, je r'fuse même
Cachemire et diamant...
L'plus souvent!

5

L' plus souvent
Que du clerc de notaire
Je m'content' pour me faire
Un doigt d'cour en passant,
L'plus souvent!
Ce jeune homme est débile,
J'lui dis : soyez tranquille,
J' n'ai pas d' tempérament...
L' plus souvent !

L' plus souvent
Que l'soir dans ma chambrette
Je resterai seulette
Sans r'cevoir un galant ;
L' plus souvent !
Et s'il fait de l'orage,
Moi qui crains ce tapage,
Je coucherai seul', vraiment !
L' plus souvent !

UN RAYON DE SOLEIL

AIR : *Nouveau de Thys.*

1

Un rayon de soleil ranime l'existence ;
Il dissipe l'ennui, les soucis du réveil ;
Des plaisirs d'un beau jour il donne l'espérance ;
Que faut-il à l'hiver, au malade, à l'enfance?
Un rayon de soleil.

2

Un rayon de soleil, c'est l'amour, c'est sa flamme.
A vingt ans de nos yeux il chasse le sommeil.
A trente il est plus doux, il trouble moins notre âme,
Et ce n'est quelquefois, auprès de notre femme,
Qu'un rayon de soleil.

3

Un rayon de soleil, c'est de femme jolie,
Ce sourire éloquent à nul autre pareil ;
Souvenirs d'un bienfait, promesse d'une amie,
Regards de nos enfants, c'est pour nous dans la vie.
Un rayon de soleil.

L'AMANT SINCÈRE

AIR : *Tyrolienne.*

1

Vous me croyez trop de galanterie,
Quand je vous dis que vous êtes jolie,
Vous vous mettez quelquefois en courroux ;
Mais vous m'avez su plaire,
Et pour moi sur la terre,
Il n'en est pas de plus belle que vous.

2

Quand je vous dis : votre voix est touchante,
Vos yeux charmants, votre taille élégante,
Vous plaisantez sur mon choix, sur mes goûts.
Ah ! croyez-moi, ma chère,
L'objet qui sait nous plaire
Devient alors le plus parfait pour nous.

3

Auprès de vous, les femmes les plus belles
A mes regards ont cessé d'être telles.
L'amour nous rend injustes et jaloux;
Mais si demain, ma chère,
Vous cessiez de me plaire,
Je trouverais les autres mieux que vous.

MADAME ARTHUR

AIR : *Du Baiser au Portier.*

1

Madame Arthur est une femme
Qui fit parler d'elle longtemps ;
Sans journaux, sans puff, sans réclame,
Elle eut une foule d'amants. (*bis*)
Chacun voulait être aimé d'elle,
Chacun la courtisait, pourquoi?
C'est que, sans être vraiment belle,
Elle avait un je ne sais quoi.

2

Sa taille était fort ordinaire,
Ses yeux petits, mais sémillants,
Son nez retroussé, sa voix claire,
Ses pieds cambrés et frétillants.

Bref, en regardant sa figure
Rien ne vous mettait en émoi,
Mais par derrière, sa tournure
Promettait un je ne sais quoi.

3

Ses amants lui restaient fidèles,
C'est elle qui les renvoyait ;
Elle aimait les ardeurs nouvelles,
Un vieil amour lui déplaisait ;
Et chacun, le chagrin dans l'âme,
De son cœur n'ayant plus l'emploi,
Disait : hélas ! une autre femme
N'aura pas son je ne sais quoi !

4

Il fallait la voir à la danse,
Son entrain était sans égal ;
Pour ses mouvements, sa prestance,
Elle était la reine du bal.

Au cavalier lui faisant face
Son pied touchait le nez, ma foi,
Chacun applaudissait sa grâce
Et surtout son je ne sais quoi.

5

De quoi donc vivait cette dame?
Menant un grand train de maison.
Courant au vaudeville, au drame
Rien qu'à l'avant-scène, dit-on.
Elle voyait, pour l'ordinaire
Venir son terme sans effroi!
C'est qu'alors son propriétaire
Admirait son je ne sais quoi.

6

Oh! femme qui cherchez à faire
Des conquêtes matin et soir,
En vain vous passez pour nous plaire
Des heures à votre miroir;

Élégance, grâce mutine,
Regard, soupir de bon aloi,
Velours, parfums et crinoline,
Rien ne vaut un je ne sais quoi !

QUELLE HORREUR D'HOMME

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

1

Jenny vient de prendre un époux,
Tu ne le connais pas peut-être,
Il est grondeur, il est jaloux,
C'est vraiment un bien vilain être.
Sa présence inspire l'ennui,
Puis il commande! il faut voir comme!
Il se prétend maître chez lui ;
Ah ! ma chère, quelle horreur d'homme !

2

A sa femme il a déclaré
Qu'elle ne tiendrait pas la bourse ;
A la maison bon gré, mal gré,
Il faut rester s'il est en course.

4

Il défend qu'on ait des joyaux,
Et dit qu'une femme économe
Doit savoir faire ses chapeaux...
Ah! ma chère, quelle horreur d'homme!

3

La plus simple distraction
Déplaît à son humeur chagrine;
Ce monsieur ne trouve pas bon
Que l'on cause chez la voisine.
A sa femme il défend enfin,
Pour la voir viendrait-on de Rome,
De recevoir même un cousin!
Ah! ma chère, quelle horreur d'homme!

4

De notre sexe il a parlé;
Il dit, de femme laide ou belle,
Qu'il faut qu'on la tienne sous clé
Pour être sûr qu'elle est fidèle.

Il ne croit pas à la vertu,
Et pourtant il prétend, en somme,
Qu'il ne sera jamais... tétu.
Ah ! ma chère, quelle horreur d'homme !

LES VOULOIRS

AIR : *Des Triolets.*

1

Quand vous vouliez toujours
Me parler en cachette,
Pour me conter fleurette
Vous veniez tous les jours ;
Pour ne pas vous entendre
J'employais des détours,
Mais comment se défendre !
Quand vous vouliez toujours.

2

Mais vous ne voulez plus
Passer ainsi la vie ;
Les vœux de votre amie
Ne sont plus entendus.

Ce doux mot : Je t'adore,
Qui rend mes sens émus...
Je veux l'entendre encore,
Mais vous ne voulez plus !

4

Quand je voudrais toujours
Vous dire : Je vous aime,
Seule, je suis la même,
Fidèle à nos amours.
En vain je vous répète
Les plus tendres discours,
Votre bouche est muette,
Quand je voudrais toujours !

LA LIBERTÉ DES THÉATRES

AIR : *Eh! le cœur à la danse!*

OU : *Un rigaudon zig zag dondon*

1

Ce n'est plus un simple projet,
Une vaine parole;
Le théâtre, par un décret,
N'est plus un monopole.
Chacun peut en liberté,
En ouvrir à volonté!

De la scène idolâtres,
Des Français on comble les vœux,
Plus ils ont de théâtres
Et plus ils sont heureux!

2

Voici ce qui me plaît beaucoup
  Dans ce décret magique,
Aux théâtres on permet tout,
  Drames, ballets, musique ;
Tous les genres!... c'est fameux!
Hormis le genre ennuyeux!...

  De la scène idolâtres
Des Français on comble les vœux,
  Plus ils ont de théâtres,
  Et plus ils sont heureux!

3

A ces gens qui blâment toujours,
  Déjà l'on entend dire :
« Les directeurs feront des fours! »
  Je ne les vois pas rire.
Mais chaque état n'a-t-il pas
Tantôt des hauts, puis des bas?

De la scène idolâtres,
Des Français on comble les vœux,
Plus ils ont de théâtres
Et plus ils sont heureux!

4

On ne voyait que des cafés
Partout sur son pasage,
Les Parisiens semblaient greffés
Sur le carambolage;
Quel bonheur si le billard
Est un peu mis à l'écart!...

De la scène idolâtres,
Des Français on comble les vœux,
Plus ils ont de théâtres
Et plus ils sont heureux!

5

Chez un directeur patenté,
Trop souvent invisible,

En vain vous aviez apporté
Un drame irrésistible !
Vous n'étiez pas un élu,
Votre drame était peu lu !

De la scène idolâtres,
Des Français on comble les vœux,
Plus ils ont de théâtres
Et plus ils sont heureux !

6

Chacun avait ses fournisseurs,
Et jamais dans l'année
Une pièce d'autres auteurs
Chez eux n'était donnée ;
Chacune se ressemblait,
On était sûr de l'effet !

De la scène idolâtres,
Des Français on comble les vœux,
Plus ils ont de théâtres
Et plus ils sont heureux !

7

Combien d'artistes inconnus
Et d'auteurs de mérite,
Ne seraient jamais parvenus
Car on n'allait pas vite !...
Grâce au décret, aujourd'hui,
Pour tous le soleil a lui !...

De la scène idolâtres,
Des Français on comble les vœux,
Plus ils ont de théâtres
Et plus ils sont heureux !

8

Ce n'est pas dans les cabarets
Que se fait la lumière,
Vos habitués d'estaminets
Connaissent-ils Molière ?
Quant l'ouvrier l'entendra
Ah ! comme il se pâmera !

De la scène idolâtres,
Des Français on comble les vœux,
Plus ils ont de théâtres
Et plus ils sont heureux !

JE M'EMBROUILLE

Confession d'une Enlumineuse à une de ses amies, à a suite d'un déjeuner infiniment prolongé.

AIR : *À l'âge heureux de* 14 *ans.*

1

Ah mon Dieu! que l'on est heureux
De pouvoir écrir' ses mémoires!
Moi, c'est toujours en vain que j'veux
Me rappeler tout's mes histoires.
Je n'ai pas encore trente ans,
Déjà ma mémoire se rouille!
Quand j'veux parler de mes amants
Je n'sais pas pourquoi je m'embrouille!

2

Pourtant je me rappelle bien
Que j'perdis mon cœur en vendange,

Mon premier amant n'avait rien,
Mais il était fait comme un ange.
Mon second était un doreur,
Pas plus d'esprit qu'une citrouille !
Le troisième était un frotteur...
Après... Ah ! mon Dieu, je m'embrouille !

3

J'ai dû connaître aussi, je crois,
Un Anglais d'humeur peu commune,
Qui, sans rire une seule fois,
Avec moi mangea sa fortune ;
Après, un Gascon sans souci,
Un Prussien pour moi fit patrouille ;
Je me souviens d'un Russe aussi,
Ensuite... Ah mon Dieu, je m'embrouille !

4

Un enfant, beau comme l'amour,
Me nomme sa tante, et pour cause,

5.

Il connaîtra sa mère un jour,
Pour son père, c'est autre chose !
J'avais alors maint séducteur !
Cet enfant causa plus d'une brouille ;
A l'un d'eux j'en veux faire honneur,
Mais auquel ? dame, je m'embrouille !

NE SOYEZ PAS MÉCHANTS

AIR : *Baiser au Porteur.*

1

Vous, à peine entrés dans le monde,
Enfants que j'aime à voir vos jeux,
Quand dans votre humeur vagabonde,
Vous poussez tous des cris joyeux,
En vous roulant à qui mieux mieux !
Courez, faites le diable à quatre
Suivez en cela vos penchants ;
Mais surtout n'allez point vous battre, } *bis.*
Enfants, ne soyez pas méchants ! }

2

Quand vient la tendre adolescence
Il vous faut des plaisirs nouveaux ;
N'allez pas avec complaisance

Faire souffrir des animaux,
Ce sont là des jeux de bourreaux !
Votre plus petite victime
Endure, hélas, mille tourments !
Être insensible mène au crime !
Jeunes, ne soyez pas méchants,

3

Puis, en avançant dans la vie,
Vous êtes homme, et parvenir,
Voilà votre plus chère envie,
En tout, vous voulez réussir,
Vous bien poser, vous enrichir.
Mais avant qu'au but on arrive,
Pour d'autres soyez indulgents,
Il faut que tout le monde vive !
Hommes, ne soyez pas méchants !

4

Bientôt vous entrez en ménage,
Car, c'est par là qu'il faut finir.

Vous voulez une épouse sage,
Toujours prête à vous obéir,
Et n'aimant pas trop le plaisir.
Mais si votre femme est coquette,
Vous vous fâchez... quel contre-sens !
Votre conduite est-elle nette ?
Maris, ne soyez pas méchants !

5

Enfin, lorsque vient la vieillesse,
N'allez pas en prendre d'humeur,
Surtout ne grondez pas sans cesse,
Si vos enfants font quelque erreur,
Avec leur argent et leur cœur.
Étiez-vous donc si bons apôtres,
Songez à votre jeune temps.
Ah ! vous en avez fait bien d'autres !
Vieillards, ne soyez pas méchants.

L'OCCASION

AIR : *Abonnés des petites affiches.*

1

L'occasion nous rend coupables,
Doit-elle amener le regret ?
Et sommes-nous donc si blâmables
De succomber à son attrait?
Le démon qui sait que les hommes
Cèdent à la tentation,
Pour les damner, au lieu de pommes,
Leur présente l'occasion.

2

Mille désirs troublent notre âme ;
Nous résistons, est-ce vertu?
Souvent c'est la crainte du blâme,
Qui fait que l'on a combattu.

Et tel censure à toute outrance
De son voisin mainte action!
Qui succombe sans résistance
A la première occasion.

3

Adèle fut longtemps sévère,
Refusant tous les billets doux;
Lui demander faveur légère.
La mettait bien vite en courroux;
Maintenant, chez elle Léandre,
Pénètre avec précaution...
C'est que de la rendre plus tendre
Il a trouvé l'occasion.

4

Dormont avait peu de ressource
Mais on citait sa probité;
Il devint heureux à la Bourse,
Son crédit fut illimité!...

Un beau jour il se mit en route.
A la tête d'un million!
Et son honneur fit banqueroute
Dans une telle occasion.

5

Vous qui croyez qu'une maîtresse
Tiendra tout ce qu'elle a promis,
Vous qui comptez dans la détresse
Sur le secours de vos amis,
Pour que votre âme simple et neuve
Conserve son illusion,
De les mettre un jour à l'épreuve
N'ayez jamais l'occasion.

LA CUISINIÈRE AMOUREUSE

Mademoiselle Bonbec, tout en piquant un fricandeau, raconte à sa payse Madeleine comment elle a connu l'amour.

AIR : *De Psyché.*

1

Ma chèr', c'est ben vrai que j' suis prise,
Ça m'est v' nu comme un accident!
Je traitais l'amour de bêtise,
Et j' n'ai plus l' cœur indépendant.
Monsieur Jean, sans que j' m'en doutasse,
Me faisait un œil enjoleur...

(*Parlé.*) Figurez-vous, Madeleine, que je ne pensais à rien du tout! j'étais venue jusqu'à l'âge de trente-sept ans et demi, sans me douter que j'avais un cœur sous mon fichu ! J'étais naïve, que j'en disais quelquefois des

bêtises, sans la moindre connivence d'intention, lorsque M. Jean vint frotter chez mon maître, ous' qu'il rendit le parquet luisant que ça donnait des *vestiges*, il pénétra dans ma cuisine, il voulait frotter partout!

Et j'suis, en plumant une bécasse,
Tombée amoureus' du frotteur,

2

Il faut convenir que pour plaire,
Monsieur Jean est au grand complet,
Il a la taille militaire,
Des favoris et du mollet.
Sur son balai, quand il s'efface,
Ah ! grand Dieu, quel entrepreneur !

Figurez-vous tout ce que vous avez vu de plus superbe en bels hommes! ramassez dans votre mémoire tous les tambours majeurs de Paris... Quand je suis à son bras, je suis

un peu fierte! — Je reçois toujours son coude dans le nez!

Un autr' peut avoir de la grâce,
Mais jamais comme mon frotteur!

3

En frottant, comme il aime à rire,
Un beau matin il m'embrassa,
Bref, il avait mis tant de cire,
Qu'auprès de lui mon pied glissa.
En tombant je me fis un' bosse,
C'est alors qu'il m'offrit son cœur...

En me présentant un bouquet de violettes avec un petit papier blanc découpé, au milieu que c'était censé un camélia!

J'aurais dû lui dire : ça fait brosse...
Mais le cruel était frotteur!

4

Comm' cet amour vous r'tourne un' femme !
J'manqu' tout's mes sauc's, j'en fais l'aveu ;
Je crois voir l'objet de ma flamme
Jusqu'au fond de mon pot-au-feu.
Est-ce une crèm' que j'assaisonne,
Je m' dis : il en a la douceur...

Mais avec tout ça il y a des jours où je ne suis pas en état de confectionner une panade ! Je mets de la moutarde dans du riz au lait, j'écume mon rôti, je fais frire des petits pois... et dernièrement, est-ce que je n'avais pas oublié de récurer une casserole que mes maîtres en ont *tévu* des coliques néphrétiques ! que j'étais susceptible d'aller en cour d'assises !... et tout ça par rapport à c'te gueuse d'amour... mes pauvres bourgeois !

Si jamais je les empoisonne
Ce s'ra la faut' de mon frotteur.

A-T-IL UN AMI?

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

1

Regarde donc, ma chère Adèle,
Les présents que Félix m'a faits;
Un bonnet garni de dentelles,
Un vrai cachemire français.
Bijoux et parure éclatante,
Et son portrait glissé parmi!
— Ah! que tu dois être contente,
Mais ma chère, a-t-il un ami?

2

De lui j'ai reçu cette lettre,
Son style est dans le dernier goût;
Dans mes meubles il veut me mettre,
C'est un homme qui pense à tout.

6.

Il veut que j'aie une dormeuse,
Quoiqu'il ne soit pas endormi.
— Ah! Dieu que tu dois être heureuse!...
Mais ma chère, a-t-il un ami?

3

Tu sais que je suis très-gourmande,
Chez le traiteur je vais dîner ;
Là, mon amant me dit : commande!
Surtout ne vas pas te gêner!
J'ai pris une caille rôtie
Et des truffes dans un salmi.
— Ah! Dieu que tu me fais envie...
Mais ma chère, a-t-il un ami?

4

Pour l'amour, nul ne peut, ma bonne,
L'exprimer aussi bien que lui!
Il rit, il plaisante, il chiffonne,
On n'a pas un moment d'ennui.

Sa flamme doit être sincère,
Car il ne fait rien à demi !...
— Pour toi que d'agrément, ma chère,
Tâche donc qu'il ait un ami.

MA NOURRICE

AIR : *Gilette.*

1

Il n'est qu'une femme
Que je puis chérir,
Sa vue à mon âme
Cause un doux plaisir ;
Quoiqu'elle vieillisse
Elle est à mon goût,
Car c'est ma nourrice,
Je l'aime beaucoup.

2

Son nez et sa bouche
Pourraient être mieux,
Parfois elle louche,
Son teint est bilieux;

C'est un édifice
Quand elle est debout !
Mais c'est ma nourrice,
Je l'aime beaucoup.

3

Grosse paysanne,
Marchant lourdement,
Et comme une cane
En se dandinant,
Si le pied lui glisse
Elle écrase tout...
Mais c'est ma nourrice,
Je l'aime beaucoup.

4

Une tartelette
Qu'elle m'apporta,
Quoique très-bien faite,
Huit jours m'étouffa.

Mais c'est mon caprice,
J'y mords comme un loup !
C'est de ma nourrice,
Je l'aime beaucoup.

5

On me dit sans cesse
Qu'on peut dans ses bras
Tenir sa maîtresse,
Palper ses appas ;
Moi, je suis novice,
Je connais en tout,
Ceux de ma nourrice,
Que j'aime beaucoup.

LES MOLLETS

AIR : *De ma Céline, etc.*

1

Mon Dieu, que tu deviens coquette !
Pour voir, tu te sers d'un lorgnon,
Depuis que ton amant t'achète
Des bas fil d'Écosse de Lyon ;
Ah ! pendant qu'il avait envie
De si bien parer tes attraits,
Il fallait donc, ma chère amie,
Te faire acheter des mollets.

2

Vous êtes une impertinente,
Ne faites point votre embarras,
Ma jambe est très-satisfaisante,
De mollets je ne manque pas ;

Autant que vous j'en suis fournie !
— Eh bien alors, mesurons-les...
Et je veux être une chipie,
Si je n'enfonce tes mollets !

3

J'aurais bien gagné la gageure,
Les tiens ont deux pouces de moins.
— Vous me trichez, la chose est sûre,
Je voudrais avoir des témoins.
— Ma bonne, demande à Guguste,
A ces messieurs que je connais...
Et tous pourront te dire au juste,
La mesure de mes mollets.

4

De vos mollets vous êtes fière !
Aussi vous vous retroussez tant,
Que l'on voit votre jarretière,
Ce qui n'est pas du tout décent.

Un homme sensible et honnête,
Doit porter plus haut ses souhaits ;
Tous ceux dont j'ai fait la conquête
N' s'arrêtaient pas à mes mollets.

LE SUJET FAVORI

AIR : *C'est la Suisse qui paiera*

1

Dans un repas quand on me dit :
Chantez-nous des refrains à boire.
J'ai beau me tourmenter l'esprit,
Rien ne me vient à la mémoire. *(bis.)*
Mais sitôt que l'on parlera
De dames ou de demoiselles,
La mémoire me reviendra,
Et j'aurai des refrains pour elles (*bis.*)
Ah ! messieurs, chantons les belles,
Nous aimons ce sujet-là.

2

Quel homme, près de deux beaux yeux,
Garderait longtemps le silence !

Ombragés par de noirs cheveux,
Que les yeux bruns ont d'éloquence.
De la tournure avec cela,
Et des manières peu communes,
Qui de nous ne désirera
De pareilles bonnes fortunes !... (*bis.*)
Ah ! messieurs, chantons les brunes,
J'aime fort ce sujet-là !

3

Si les brunes ont l'air piquant,
Les blondes sont intéressantes ;
Leur voix est douce et l'on prétend
Qu'il en est même de constantes.
Près des premières on rira,
On soupire près des secondes ;
Et l'amour, chez ces dames-là.
Imprime des traces profondes... (*bis.*)
Ah ! messieurs, chantons les blondes,
Nous aimons ce sujet-là !

4

Des appas bien ronds font plaisir.
On les contemple sans alarmes ;
D'une grosse mère à loisir
J'aime à deviner tous les charmes.
Elle a de ceci, de cela,
Ses mouvements sont pleins de grâces ;
Et sans crainte mon œil pourra
L'admirer sur toutes les faces. (*bis.*)
Ah ! chantons les femmes grasses,
J'aime encor ce sujet-là.

5

Sans être grasses cependant,
Mille beautés sont agréables ;
Les femmes maigres sont souvent
Plus agaçantes, plus aimables.
C'est l'amour qui les consuma,
Elles n'en sont pas moins allègres ;

Qu'on les courtise et l'on verra,
Leurs réponses ne sont pas aigres. (*bis.*)
Ah ! chantons les femmes maigres,
J'aime encor ce sujet-là !

6

Oui, la brune a bien des appas,
Et la blonde est fort séduisante ;
L'embonpoint, certes, ne nuit pas,
La maigreur est intéressante.
Or, je conclus d'après cela,
Sans craindre d'encourir de blâmes,
Qu'un homme sensible offrira
Ses hommages à toutes les dames... (*bis.*)
Ainsi donc, chantons les femmes,
Nous aimons ce sujet-là.

LE DÉPART DU CHATELAIN

AIR : *de Gilette.*

1

Holà ! valets et pages?
  Mon palefroi;
Vais voir dans ces parages
  Chasser le roi.
Holà ! meute fidèle
  Tayaut, tayaut !
Déjà le cor m'appelle,
  Vite au galop.

2

Du castel de mes pères
  Avec dédain,
Chassez les pauvres hères,
  Et le vilain

Mais, viendraient par douzaine
  Moines pieux,
Donnez besace pleine
  Et du vin vieux.

3

Au revoir, noble dame
  Je vais chasser,
Au salut de votre âme
  Il faut penser;
Ne recevoir personne
  Quand je suis loin,
Et prier Dieu qu'il donne
  Force à mon poing.

4

Au retour, veux, ma mie
  Un grand couvert ;
Puis ballade jolie,
  Pour le dessert.

Vous remplirez ma coupe
D'un doux nectar,
Et du festin ma troupe
Aura sa part.

L'ÉCONOMISTE

AIR : *Nouveau de Paul de Kock.*

OU AIR : *De Lisbeth.*

1

Messieurs, l'on dit que tout est cher,
Que les bourses sont dégarnies,
Voici le moment, c'est bien clair,
De faire des économies.
Je m'en vais vous en proposer,
Vous verrez comme quoi tout homme
Peut, sans se singulariser,
De mille choses se passer...

Parlé. Vous serez surpris, j'en suis sûr, de tout ce dont vous pouvez vous passer! par exemple, vous portez une montre, mais on peut vous la voler, je supprime la montre; quand vous voulez savoir l'heure, vous prenez

une voiture et vous vous faites conduire à la Bourse ou à l'Hôtel de Ville... Ça vous coûte une course, mais vous savez l'heure juste... Vous avez un coiffeur pour vous friser, vous bichonner les cheveux... faites-vous raser la tête, vous n'aurez plus besoin de coiffeur. Vous avez une canne pour vous appuyer dessus... mais elle peut se casser... Supprimez la canne, ayez un petit nègre, un petit *Oncle Tom*, appuyez-vous sur lui, c'est un peu plus cher qu'une canne, mais ça ne casse pas !

(*Reprise du chant.*)

Messieurs ! il faut être éconnome !

2

Je loge dans une maison
Dont le portier est une crûche,
Je ne brûle que du charbon,
Pour ne point lui donner de bûche.
Puis, devant moi, sur le trottoir,
Le gaz éclaire il faut voir comme !

Grâce à son bec, chez soi, le soir,
Sans lumière on peut y voir...

C'est extrêmement commode, vous rentrez chez vous, vous n'avez pas besoin d'allumer de bougie... vous y voyez, on se cogne bien par-ci, par-là, on renverse des meubles, on casse des cabarets... mais c'est un détail ; par exemple, pour jouir de cet avantage, il faut loger au premier, plus haut on ne voit pas assez... Eh bien, au lieu de mille francs de loyer vous en avez pour deux mille, mais vous économisez trois livres de bougie par mois !...

Messieurs ! il faut être économe !

3

D'un bon dîner je fais grand cas,
Mais c'est affreux, sur ma parole,
De voir comme à tous nos repas,
On nous attrape et l'on nous vole.

Pourtant je sais qu'il faut manger,
Et d'ailleurs je suis gastronome,
Je ne veux pas m'en corriger,
Mais il faut savoir s'arranger!...

Par exemple : Vous aimez les œufs frais, les trois quarts du temps, on vous en vend qui sentent la paille ! Achetez des poules ; vous les mettez dans votre chambre à coucher, ce n'est pas méchant ! ça se promène en picotant partout, ça vous fait de la société. Vous aimez le lapin, et le traiteur vous fait manger du chat; élevez des lapins chez vous, ce n'est pas gênant! vous leur faites des niches dans votre bibliothèque, entre vos livres... vous mettez quelques choux, quelques carottes parmi vos bouquins... il mangeront tout cela... les bouquins avec! Vous voulez avoir du lait véritable, du lait pur, chose si rare à Paris! achetez donc une vache... vous la mettez chez votre portier... ou vous louez une étable... on loue bien une écurie pour un cheval... ça vous

coûtera mille francs par an, mais vous aurez tous les jours pour six sous de lait pur!

Messieurs! il faut être économe!

4

Si vous n'avez pas à sortir,
Pourquoi quitter votre couchette?
On perd du temps à se vêtir,
Et de l'argent pour sa toilette.
Aussi, voyez, moi, désormais,
Pour mon costume on me renomme,
Car pour avoir le teint plus frais
Je me suis mis en écossais...

Oui, messieurs, oui, mesdames, en véritable chef de clan; eh! mon Dieu, au premier abord cela paraît excentrique, mais je vous assure qu'on s'y fait; on a les jambes nues, point de bas, point de... mais on a une petite jupe très-gentille! Je conviens qu'il y a quelques salons dont on m'a refusé l'entrée, mais si tous les

hommes se mettaient comme moi, on finirait par les recevoir partout... d'abord c'est un costume très-favorable pour faire de la gymnastique... et quelle économie de pantalon!... seulement, si vous marchez devant une dame, il faut éviter de vous baisser pour ramasser une épingle!

Messieurs, il faut être économe!

LE VENT

AIR : *Du Baiser au Portier.*

1

Si l'on te propose un' promenade,
Ma p'tit' prends garde au temps qu'il fait :
Si le vent souffl' dis que tu t'sens malade,
Car ton amant en profit'rait,
Et peut-être en abuserait;
Je ne plaisant' pas, sur mon âme,
Par ce temps-là je fus prise souvent ;
Ma chère il n'est pour une femme } (*bis.*)
Rien de plus traître que le vent. }

2

Et puis comment veux-tu qu'on fasse?
On se met bien quand il fait beau,
Le vent arrive, on s'embarrasse,

On n' peut pas tenir de niveau
Le bas d' sa robe et son chapeau ;
On a les yeux remplis d' poussière,
Lorsque ça souffle par devant !
Mais c'est bien plus perfid', ma chère,
Quand on n' voit pas venir le vent.

3

Un monsieur de ma connaissance
Me conduit un jour à Meudon ;
Le temps d'abord respectait la décence,
Tout à coup un vent furibond
Souffle et soulève mon jupon !
Je veux crier... mais je ne puis que rire,
Mon cavalier devient entreprenant...
Je n' sais pas tout c' qu'il a pu m' dire !
Mais j' sais qu'il a fait beaucoup de vent.

4

J' sais que la pluie est désagréable,
Sur nous ça mouille nos jupons ;

Mais l' vent est libertin en diable !
Il dessin' tout c' que nous portons,
Il nous fait comm' des p'tits cal'çons.
Un homme alors ne gard' plus de mesure,
Ça l' mont' tout d' suite au ton du sentiment ;
Et ça n'est jamais not' figure
Qu'il regard' tant qu'il fait du vent.

FEMME JOLIE

AIR : *Redowa.*

1

Femme jolie
Est tout pour moi,
Femme jolie,
Voilà ma loi ;
Point n'importune
De mes fadeurs
Dame fortune,
Ni grand seigneurs ;
Point ne supplie
Gens de la cour !
Mais chaque jour
Femme jolie.

2

Femme jolie,
Charme les yeux,

Femme jolie
Plaît en tous lieux.
Sans elle, à table,
Malgré le vin,
Rien d'agréable
Dans un festin ;
Mais la folie
Y renaîtra
Dès qu'on aura
Femme jolie.

3

Femme jolie
Trouble mon cœur,
Femme jolie
Fait mon bonheur ;
Même cruelle
A mes discours,
Même infidèle
A nos amours,

Toujours j'oublie
Quand elle a tort,
Et j'aime encor
Femme jolie.

TURLUTUTU

AIR : *Sans mentir,*

OU : *Air nouveau.*

1

Ce fut par un' clarinette
Qu'un jour mon cœur fut vaincu ;
D'puis j'ai toujours dans la tête
Cet instrument si connu.
C'est Jean qu'il fallait entendre
Avec son turlu, turlu,
Qu'il était galant et tendre,
En jouant turlututu !
R'lu tutu, r'lu tutu,
En jouant turlututu.

2

Mais Jean partit pour la guerre,
Avec son turlu, turlu,

En me disant : petit' mère,
Je compte sur ta vertu.
J'espérais rester fidèle,
Mais un soir, turlu turlu,
Un voisin vint sans chandelle
Me jouer : turlututu !
R'lu tutu, r'lututu,
Me jouer turlututu.

3

C' voisin était Clarinette,
Il me dit : turlu, turlu,
Vous avez fait ma conquête,
J' vous épous', c'est convenu.
Un mari, dame, ça s'estime,
C'est gentil, turlu, turlu.
De dev'nir femm' légitime,
Avec un turlututu,
R'lu tutu, r'lu tu tu !
Avec un turlututu,

4

Au bout d'un an, c'est unique,
J' n'entends plus, turlu, turlu!
Mon mari, n' fait plus d' musique,
Bonsoir, ni vu, ni connu!
Se fâcher n' s'rait pas honnête,
Heureus'ment, turlu, turlu!
Qu'il est d'autres clarinettes
Pour jouer : turlututu,
R'lu tutu, r'lu tutu,
Pour jouer turlututu.

LE PREMIER LUNDI DU MOIS

Couplets faits pour une réunion qui n'avait lieu que ce jour-là, et dans laquelle chaque convive devait apporter sa chanson, et il n'y eut que moi qui portai la mienne... C'est toujours comme ça.

AIR : *Vaudeville de l'Actrice.*

1

Messieurs, vous voulez que je chante,
Je n'ai rien à vous refuser ;
Mais ma muse récalcitrante,
A mes désirs peut s'opposer.
A chanter lorsque je m'apprête,
Quand je veux élever la voix...
J'ai peur de rester court et bête,
Pour le premier lundi du mois.

2

Une fois par mois, rire et boire,
Ce n'est pas trop, mais, entre nous,

De ce plaisir, moi j'aime à croire
Qu'on peut encore être jaloux.
Et tel qui gouverne un empire,
Voudrait, redevenant bourgeois,
Être sûr de chanter et rire
Tous les premiers lundis du mois.

3

Ayons ici franches coudées,
Bons convives, joyeux causeurs,
Lâchons la bride à nos idées,
Nous ne craignons pas les censeurs.
Pour nous désopiler la rate,
Grisons-nous même quelquefois!
Ca fait du bien, dit Hypocrate,
Tous les premiers lundis du mois.

4

Si quelques nourrissons du Pinde
Cherchent les titres, les honneurs.

S'il leur faut les trésors de l'Inde,
Et des palais de grands seigneurs,
Dans une compagnie aimable,
Il est bien plus doux, je le crois,
De pouvoir rouler sous la table,
Tous les premiers lundis du mois.

5

Messieurs, du bonheur qu'on éprouve,
On voudrait prolonger le cours,
Avec vous, quand je me retrouve,
Les instants me semblent trop courts.
Le plaisir ici nous entraîne,
Je voudrais, quand je vous y vois,
Que chaque jour de la semaine
Fût le premier lundi du mois.

QUAND IL FAUT EN VENIR LA !

AIR : *Quand Vénus sortit de l'onde.*

1

Pour dissimuler son âge,
Dubois farde son visage,
Il porte de faux toupets,
Et même de faux mollets ;
Pour tourner beaucoup de têtes,
Il compte sur tout cela,
Mais on fait peu de conquêtes
Quand il faut en venir là.

2

Adrien fait abstinence ;
De sa chétive existence
Afin d'allonger le cours,
Il fuit le vin, les amours.

Beaucoup de philosophie,
Peut-être le soutiendra,
Mais c'est une triste vie,
Quand il faut en venir là.

3

Femme sensible et jolie,
Quand votre amant vous supplie
De couronner ses amours,
Vous le remettez toujours.
Que ce soit dans une année,
Dans six mois, ou moins que ça,
Cédez, votre destinée
Est toujours d'en venir là.

4

Sans chagrin et sans envie,
Sachons jouir de la vie,
Savons-nous si nos beaux jours
Doivent être longs ou courts?

Puisque pour le grand voyage,
Chacun de nous partira,
S'égayer est le plus sage,
Avant que d'en venir là.

MAIS POURQUOI DONC QUE JE VOUS AIME,

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

1

Vraiment, je ne me conçois pas !
Je suis jeune, je suis gentille,
J'ai vu bien souvent sur mes pas,
Des milords, des fils de famille.
Eh bien, c'est vous qui, sur mon cœur,
Avez pris un empire extrême ;
Et pourtant, entre nous, monsieur,
Dites-moi pourquoi je vous aime ?

2

Vous êtes petit, c'est le mot,
A votre bras, j'ai l'avantage,
Si j'ai des manches à gigot,
De vous cacher tout le visage ;

Vos traits sont loin d'être jolis !
Vos cheveux roux, votre teint blême,
Vous n'avez pas de favoris...
Mais pourquoi donc que je vous aime !

3

Je ne vous connais nul talent,
Vous n'aimez pas du tout la danse ;
Ne jouez d'aucun instrument,
Et ne chantez pas la romance,
Mais en revanche, monsieur boit,
Il joue, il prise, il fume même ;
Puis fait des poufs dans chaque endroit !...
Mais pourquoi donc que je vous aime ?

4

On va croire qu'il est galant,
Et d'un caractère agréable,
Pas du tout, monsieur est méchant
Qu'il en devient insupportable ;

Il est taquin, il est brutal.
Suis-je triste, il crie, il blasphème!
Et dit : Pleure! ça m'est égal!...
Comment se fait-il que je l'aime!

5

C'en est fait, je veux m'affranchir
D'un amour qui me déshonore...
Qu'ai-je dit! qui moi... te trahir!
Cher amant que mon cœur adore!
Pour moi n'es-tu pas le plus beau,
Ah! si j'avais un diadème,
Je le mettrais sur ton chapeau,
Pour te prouver combien je t'aime!

ON NE MEURT PAS

Romance.

AIR : *D'Aristipe.*

1

On ne meurt pas quand on est bien aimée,
Femme chérie, objet de mes amours,
Si ta dépouille est froide, inanimée!
Ah! pour mon cœur tu respires toujours. (*bis.*)
Tu n'es plus là pour calmer ma souffrance,
Je n'entends plus le doux bruits de tes pas;
Mais je me crois encor en ta présence...
Tu le vois bien, pour moi tu ne meurs pas.

2

Cette pensée adoucit ma tristesse,
Et je me dis : je n'ai pas tout perdu.
Te croyant là, je te parle sans cesse,
Je rêverai que tu m'as répondu.

Si je fais bien, je crois te voir sourire.
Si je fais mal, tu me pardonneras...
En songe encor tu reviens pour me dire :
On ne meurt pas... non, non, on ne meurt pas.

3

Devant les yeux j'ai toujours ton image,
Tes jolis traits, ton regard doux et fin ;
Pour achever ici-bas le voyage,
Je ne suis pas alors seul en chemin.
Tu le vois bien, malgré l'arrêt suprême,
Si pour le monde on subit le trépas,
Pour ses enfants, pour l'époux qui nous aime,
On ne meurt pas... non, non, on ne meurt pas.

ON N'PEUT PAS TOUT FAIRE A LA FOIS

AIR : *Ballet des Pierrots.*

1

Vous qui pour entrer dans le monde,
De briller avez les moyens,
Et qui voulez être à la ronde,
Auteur, peintre, musicien ;
Tous les talents vous font envie,
Décidez-vous, faites un choix,
Vouloir tout savoir est folie,
On n'peut pas tout faire à la fois.

2

Jeannette, en mariant sa fille,
Lui dit à part, quand vient le soir :
Avec ton homme sois gentille,
Fais lui d'bonn' soup', c'est ton devoir;

Fais lui toujours un air docile,
Mais n'lui fais pas porter du bois.
La jeun' femm' dit : soyez tranquille,
On n'peut pas tout faire à la fois.

3

Nigaudin, en devenant riche,
A voulu singer la grandeur,
Et dans son hôtel il affiche
Les manières d'un grand seigneur.
Il pose, il se fait une tête,
Il se fait une grosse voix !
Mais il a toujours son air bête...
On n'peut pas tout faire à la fois.

4

Un mari disait à sa femme,
Belle brune, aux regards brûlants,
« Vous m'aviez bien promis, madame,
De renvoyer tous vous galants ;

Mais en vain je fais sentinelle,
Plus d'un vient encore, je le vois!
— Écoutez donc, répond la belle,
On n'peut pas tout faire à la fois.

5

Je voudrais, à la loterie,
Gagner pour cinq sous le gros lot;
Je voudrais trouver une amie
Qui ne me prît pas pour un sot;
Je voudrais garder du jeune âge
Ce qui séduit en tapinois...
Et puis, faire un bel héritage,
On n'peut pas tout faire à la fois.

6

Vous, dans les journaux, dans la presse,
Qui tonnez contre les abus,
Contre les emplois, la richesse,
Surtout quand vous n'en avez plus;

Vous demandez sans cesse en France
Et des libertés et des droits !
Messieurs, un peu de patience,
On n'peut pas tout faire à la fois.

ÉLOGE DE L'HIVER, FAIT PAR LUI-MÊME

AIR : *De Saltarello*

1

Avec moi, c'est tous les jours fête,
Je suis la saison des plaisirs,
Pour m'amuser rien ne m'arrête,
Je passe gaîment mes loisirs.
C'est en hiver que le théâtre
Voit le public subir sa loi ;
Chaque soir la foule idolâtre,
Pour y courir brave le froid.
Partout c'est un succès immense,
Une pièce va trois cents fois !
On la reprend, ça recommence,
Et cela dure encor six mois.
Puis, j'ai des concerts par centaine !
Et la soirée au coin du feu,

Où sans étiquette, sans gêne,
On peut jouer à plus d'un jeu.
J'ai maint souper qui se prolonge
Parfois jusques au lendemain;
A dormir personne ne songe,
Quand on a le verre à la main.
En hiver la truffe se montre,
Partout son retour est fêté!
Avec bonheur on la rencontre
Dans un chapon, dans un pâté,
Quand le temps est dur je l'abrége :
Là, voyez glisser les gamins,
On se fait des boules de neige,
On s'exerce avec des patins.
Voilà l'époque de la danse,
L'orchestre donne le signal!
De tous côtés chacun s'élance,
On se presse, l'on court au bal.
Puis vient le temps des mascarades,
La danse ne finira pas!
Les entrechats, les galopades
Survivent encor aux jours gras.
Que de mazurkes, que de valses,

Il est si doux de s'enlacer!
Et pour peu qu'on danse avec grâce,
On ne peut jamais se lasser...

(*Ici le chanteur doit commencer à sautiller.*)

C'est singulier, mais de la danse,
Je ressens déjà le désir...
Mes pieds se mettent en cadence,
Ah! je ne puis plus y tenir!

On doit finir en dansant.

Reprise

C'est singulier, mais de la danse,
Je ressens déjà le désir...
Mes pieds se mettent en cadence,
Ah! je ne puis plus y tenir!

NOTE POUR LES PETITES AFFICHES

AIR : *Vaudeville de Partie fine.*

1

Monsieur le commis, veuillez bien
Mettre sur votr' journal-affiche
Qu'une fille d'un beau maintien
Veut entrer chez un monsieur riche.
C'est moi qui cherche un placement.
Je n' suis plus une évaporée,
Je possèd' plus d'un agrément,
Vous verrez par mon signal'ment
Que je n' suis pas trop déchirée.

2

Je n'ai pas tout à fait trente ans,
On m'appelle la Lyonnaise,
En cuisine j'ai des talents,
Je sais faire la mayonnaise.

Sur l' corps je n'ai pas un bobo !
Je n' suis pas du tout sur ma bouche,
J' fais l' poulet à la marengo,
Je sais jouer au domino...
A l'heure qu'on veut je me couche.

3

Aux gages je ne tiens pas tant
Qu'aux égards, aux bonnes manières ;
Je n'ai ni pays, ni parent,
Je ne parle pas aux portières.
J'ai le caractère bien fait ;
Quand on rit, loin d'être bégueule,
Je n' mont' pas comme un' soupe au lait !
Mettez en gross' lettr's s'il vous plaît,
Que j' veux êtr' chez un' personn' seule.

4

Un maître, de moi, j'en réponds,
N'éprouvera que des prévenances ;

Je m' tais quand on m' dit des raisons,
Mais je suis sensible aux avances.
Quand mon bourgeois a trop dîné,
J'apprête fort bien un clystère,
Il faut voir comme on est soigné!
Le soir son lit est bassiné!...
Enfin, je m'offre pour tout faire.

5

Pour répondant, je donn' d'abord,
Les maîtr's qui m'ont mise à la porte;
Ensuite, deux tambours-major,
Les gaillards ont la poigne forte.
Maint'nant qu' mon physique est connu,
J' dois trouver un' bonn' plac' tout d' même,
Tenez, commis, v'l'à mon écu;
Ah! mon adress' donc! c'est dans...
L' cul de sac de la pomp' au troisième.
Cul d' sac de la pomp', au troisième.

ON N'A JAMAIS PU SAVOIR

AIR : *Ma Lisette quittons-nous.*

1

Il existe de par le monde
Des secrets faits pour étonner ;
Chacun s'interroge à la ronde,
On voudrait bien les deviner,
Dois-je, à ce banquier qu'on renomme,
Laisser mes fonds qu'il fait valoir ?
Oui... s'il est vraiment honnête homme,
Mais, on n'a jamais pu savoir.

2

Je connais certaine coquette,
Toujours élégante à ravir !
Grâce à ses soins pour sa toilette.
Elle semble ne pas vieillir.

Tantôt blonde, au mince corsage,
Tantôt brune, à l'œif vif et noir,
J'ai souvent demandé son âge...
Mais, on n'a jamais pu savoir.

3

Jean a-t-il fait tous ces ouvrages
Où son nom brille comme auteur,
A-t-il écrit ces belles pages,
Pleines de talent et de cœur ?
Dans le monde et le tête-à-tête,
C'est un véritable éteignoir,
A-t-il de l'esprit, est-il bête ?
Dame ! on n'a jamais pu savoir,

4

Dorival a pris pour épouse,
Jeune fille aux yeux sémillants,
Elle n'est pas du tout jalouse,
Elle rit avec les galants.

De son humeur un peu légère,
Son mari, loin de s'émouvoir,
Assure qu'elle fut rosière...
Mais on n'a jamais pu savoir.

5

Vous connaissez ce journaliste,
Qui change du soir au matin,
Un jour il éreinte un artiste,
Qu'il prônera le lendemain.
Il fait de même en politique ;
On se dit : est-il blanc ou noir?
Pour l'empire ou la république?
Mais on n'a jamais pu savoir.

6

Trouverait-on sur cette terre
Un artiste sans vanité,
Un avocat ne parlant guère,
Des journaux sans absurdité !

Des gascons sans fanfaronnade,
Des médecins, sûrs de n'avoir
Jamais fait périr leur malade...
Dame... on n'a jamais pu savoir.

7

Nous devons tous faire un voyage,
Pour lequel on se fait prier,
Mais le plus simple, le plus sage,
C'est de ne point s'en effrayer;
Dans les cieux, où sur nous l'on veille,
Serons-nous mieux? j'en a l'espoir,
Car on en dit monts et merveille!
Mais... on n'a jamais pu savoir.

UNE AVENTURE DÉSAGRÉABLE

Histoire véritable, arrivée à un don Juan de la place Maubert, ce qui fait bien voir que tout n'est pas rose quand on suit les femmes.

AIR : *Air de la complainte de Fualdès*

1

C'était pour une soirée.
Dieu, que je m'étais fait beau !
J'avais couvert mon chapeau
D'une toile bien cirée,
En route, du mauvais temps
Craignant les désagréments.

2

J'avais mis ma redingote
Avec collet de velours ;
La même que j'ai toujours.
Mais alors, je la décrotte ;
Ça lui donne un air si neuf,
Qu'on jurerait de l'elbeuf!

3

Dans ma pommade nouvelle.
Je mis, aimant les odeurs,
Du camphre, des quatre fleurs,
Du piment, de la cannelle,
Sur ma route, j'en répond,
On disait : ah ! ça sent bon.

4

Quand je sortis, ma portière,
Qui, sans mentir, s'y connaît,
Dit : Monsieur, on vous prendrait
Presque pour un commissaire,
Tant vous avez maintenant
Un abord prépondérant !

5

J'étais pimpant dans la rue,
Quand je vis, à mon côté,

Une fringante beauté
D'une fort belle venue !
Sous sa robe, je vis les
Plus admirables mollets !

6

Je suis la particulière,
Elle entre dans un bouchon ;
J'y pénètre en disant : bon !
C'est peut-être une écaillère ;
Avant de l'entretenir,
Faisons-la se raffraichir.

7

D'abord la belle insensible,
Refuse toute liqueur,
Je dis : si c'est votre humeur,
Abordons le comestible ;
Jamais on n'a refusé
Brie ou fromage anisé.

8

Le fromage enfin l'emporte,
Elle cède, nous soupons;
Pendant que nous tortillons,
Paf! on enfonce la porte,
Puis, un monsieur fort vilain,
Entre, une canne à la main.

9

C'était l'amant de ma belle,
Homme petit, mais rageur,
Pendant que, plein de fureur,
Il rossait la demoiselle,
Sur mon nez, sa main cassait
Un pot de vin qui tachait !

10

Bref, ce monsieur me calotte,
Me roule dans le ruisseau;

Après m'être vu si beau !
Je me vois couvert de crotte,
Et je rentre, en me disant :
J'embaume moins à présent !

MORALITÉ

11

Une autre fois, je le jure,
J'irai tout droit mon chemin.
Tout homme un peu libertin,
Le voit par cette aventure :
« Faut pas suivre à tous propos,
Un mollet plus ou moins gros. »

LE MATIN ET LE SOIR

AIR : *De l'Artiste*

1

Quand un ami m'invite,
Pour un déjeûné fin.
Quittant mon lit bien vite,
J'aime fort le matin ;
Mais avec ma famille,
Dans mon petit manoir,
Près du feu qui pétille,
J'aime beaucoup le soir.

2

L'amour et l'espérance
Nous suivent en chemin,
Quand de notre existence,
Nous sommes au matin.

Mais quand c'est la richesse
Que nous voulons avoir,
Adieu, notre jeunesse,
Nous atteignons le soir.

3

Aussi bonne que belle,
Adèle avait seize ans,
Mais, la mort trop cruelle,
La frappe en son printemps !
De la fleur passagère,
Adèle est le miroir,
Terminant sa carrière,
Sans avoir vu le soir.

4

Pour rencontrer Lisette,
En négligé badin,
Pour être à sa toilette,
Ah ! vive le matin ;

Mais de femme lutine,
Allumer le bougeoir,
Puis, suivre la voisine...
C'est bien gentil le soir.

5

Admirons la nature
Et son aspect divin ;
Lorsqu'une aurore pure
Annonce le matin.
Conservons, malgré l'âge,
Gaîté, plaisir, espoir,
Sans soucis, sans orage,
Nous atteindrons le soir.

POURQUOI?

Boutade

AIR : *Cavatine du Bouffe.*

1

Que l'homme est sur la terre
Nigaud !
Il est dans la misère
Penaud ;
Mais a-t-il la richesse
D'un roi,
Il se plaindra sans cesse...
Pourquoi?

2

Nous briguons d'une dame
La main,
Nous la prenons pour femme
Soudain ;

Puis, quand elle est la nôtre,
Ma foi!
Nous en aimons une autre...
Pourquoi?

3

La vie est un passage,
Dit-on,
Un méchant fait naufrage
C'est bon!
Mais celui dont on aime
La loi,
Bientôt périt de même...
Pourquoi?

4

O belle Éléonore,
Mes yeux
Te disent : je t'adore!
Au mieux;

Mais ai-je un tête-à-tête
De toi,
Alors je suis tout bête...
Pourquoi ?

5

Un poste est vacant, vite
L'on dit :
Mettons-y le mérite,
L'esprit.
Mais à l'intrigue on jette
L'emploi,
Et le talent végète...
Pourquoi ?

6

Qui diable a fait le monde
Menteur ?
Chacun est à la ronde
Trompeur.

On y donne en affaire
Sa foi,
Puis on fait le contraire...
Pourquoi ?

7

J'entends toujours se plaindre
Du sort,
Et je vois chacun craindre
La mort.
Le plus souffrant frissonne
D'effroi
Dès que son heure sonne...
Pourquoi ?

8

Des vanités du monde
Je ris ;
Qu'il se fâche, qu'il gronde,
Tant pis !

Car s'il me plaît de rire
A moi,
Qu'ai-je besoin de dire
Pourquoi.

GRATIS

AIR : *J'ons un curé patriote.*

1

Gratis ! ce mot nous attire
Il est magique à nos yeux,
Gratis ce que l'on désire
Que peut-on offrir de mieux !
Son effet est toujours sûr,
Et sitôt que sur un mur
Il est mis,
On est pris,
Et l'on court à ce gratis,
Oui, chacun court à ce gratis

2

Au spectacle, lorsque brille
Ce mot qu'on n'ose espérer,

De s'y rendre chacun grille
Et l'on se bat pour entrer ;
C'est surtout à l'Opéra
Que le gamin se dira :
Autant d'pris,
Les amis,
Régalons-nous, c'est gratis !
Allons au théâtre gratis.

3

Vous connaissez tous l'enseigne
De ce coiffeur érudit ?
De crainte qu'on le dédaigne
Sur sa porte il écrivit :
« *Gratis je raze demain.* »
On accourt, il dit soudain :
Aux amis,
Très-surpris,
« Ce n'est que demain gratis
Oui, c'est toujours demain gratis. »

4

De ce gratis qui vous tente
Il faut se garder, je crois ;
Ce que pour rien on vous vante
Revient très-cher quelquefois ;
Je n'excepte que l'amour
Qui, lorsqu'il est sans détour,
    Mes amis,
    Est sans prix
Et doit se donner gratis,
Oui, le vrai se donne gratis.

TYROLIENNE

AIR : *Tyrolienne de Madame Malibran.*

1

Vois-tu là-bas cette belle prairie,
Et ce gazon que baigne ce ruisseau?
D'un doux aveu, là, je fus attendrie,
Et je connus un sentiment nouveau.
Ah!... ah!... cette flamme chérie
Devait alors durer jusqu'au tombeau.

2

Vois-tu là-bas cette grotte jolie?
Là, mon amant, trahissant notre amour,
Trois mois après, aux genoux de Zélie,
Jurait aussi de l'aimer sans détour.
Ah! ah! depuis l'ingrat m'oublie,
Et vainement j'implore son retour.

3

Tiens, vois partout, sur ces arbres, ma chère,
Sont des serments, des chiffres enlacés ;
Serments trompeurs qu'on fait à sa bergère !
Tous, par le temps, devaient être effacés.
Ah ! ah ! l'écorce est mensongère,
Le chiffre est là, les amours sont passés !

JE N'AI PAS FAIT MES FRAIS

AIR : *Eh Trip Trip!...*

OU : *Du bal du Sauvage.*

1

J'ai fort bonne tournure,
Je suis gentil garçon;
On aime ma figure,
On me trouve bon ton.
Mes yeux lancent des flammes.
Je n'ai point l'air niais;
Eh bien, auprès des femmes
Je n'ai pas encor fait mes frais.

2

J'ai certaine cousine
Qui va sur ses seize ans,
Sa figure lutine
Émeut, trouble mes sens;

Quand je lui dis : j'expire,
Ou comblez mes souhaits,
Elle se met à rire,
Et moi je n'ai pas fait mes frais.

3

Auprès d'une grisette
Je suis entreprenant,
J'offre de la galette,
De la bière ou du flan ;
Ma conquête est certaine,
Je crois la tenir… mais
Un monsieur vient, l'entraîne,
Et moi je n'ai pas fait mes frais.

4

Au bal, quand je me montre
Je danse avec vigueur ;
Tant pis si je rencontre
Les pieds d'autres danseurs.

Dans la valse orageuse
Souvent je disparais
Entraînant ma danseuse,
Eh bien, je n'y fais pas mes frais.

5

Le soir, je fais en sorte
De suivre une beauté ;
Quand elle est à sa porte
Je me crois accepté.
Mais la belle, en colère
Dit : Fichez-moi la paix,
Et me pousse en arrière,
Je n'ai pas encor fait mes frais.

6

Comment faut-il donc faire !
Je n'y comprends plus rien ;
A ces dames pour plaire
Quel est donc le moyen ?

Elles sont trop cruelles,
Je ne veux plus jamais
Rien dépenser pour elles!...
Comme ça je ferai mes frais.

LE TROUPIER FINI

AIR : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

1

Quoi, belle Françoise,
Vous voulez de moi,
Mon humeur grivoise
Vous met en émoi !
J' veux bien vous céder,
Mais écoutez, petite mère,
Sans vous commander
Vous savez que j'suis militaire ;
Huit jours on peut m' plaire
Après n', i, ni !
Car je suis, ma chère,
Un troupier fini.

2

Le sexe m'assomme
De ses doux aveux ;

Je suis si bel homme
Qu' j'en suis malheureux.
Je n' peux pas cacher
Ce que je dois à la nature,
Je n' peux pas m' fâcher
De c' qu'on admire ma tournure,
Mais je suis volage
Autant que joli,
Car c'est le partage
Du troupier fini.

3

Partout où je passe,
C'est point des fictions,
Mon esprit, ma grâce,
Font des passions.
Je fais l' chien couchant,
Car je suis scélérat dans l'âme,
Puis je fich' le camp,
Laissant à l'objet de ma flamme,
Sous son p'tit corsage

Un ventre arrondi...
C'est le cadeau d'usage
Du troupier fini.

4

De cell' que j'estime,
Dans les cabarets
Avec un intime
Je mang' les effets.
Je suis gris le soir,
Quand ça déplaît à ma bergère,
Je mets au beurr' noir
Les yeux de ma particulière.
Bref, voilà pour plaire
C' que j'ai jusqu'ici;
Voulez-vous, ma chère,
Du troupier fini.

SICILIENNE

AIR : *De Bardolchi.*

OU : *A faire.*

1

Ma moisson de cerises cueillie,
Je m'en revenais par la prairie,
En cherchant la fleur la plus jolie,
Quand Lubin, tout à coup m'aborda :
Donne-moi, dit-il, une cerise,
Je refuse... elle était déjà prise !
Quoi, monsieur, toucher ma marchandise !
C'est un voleur que ce garçon-là !

2

Une autre fois, car rien ne l'arrête,
Je courais, je portais sur ma tête
Un panier de pêches pour la fête,
Et monsieur Lubin m'en demanda.

Oh ! nenni ! dis-je, une fille sage
Ne vend rien en détail au passage ;
Mais, hélas ! quand je fus au village
Mon panier était vide déjà !

3

Pour conserver mes fruits comment faire?
Ce monsieur Lubin me désespère !
Contre lui je suis fort en colère...
Je le suis bien moins quand il est là.
Son audace est vraiment par trop grande !
C'est sans cesse nouvelle demande !...
Mais s'il veut prendre aussi la marchande...
Je crois bien qu'on lui pardonnera.

LA CRINOLINE

AIR : *Du Solitaire.*

1

Une mode nouvelle
Fait notre désespoir,
Et change chaque belle
En un vaste entonnoir.
De loin on s'imagine
Que c'est du sucre en pain
Qui marche, qui chemine,
Et va toujours son train.
C'est la crinoline

Qui voit tout,
Qui sait tout,
Gêne tout
Et beaucoup, } *bis.*
Qui partout,
Gêne tout
Et beaucoup. } *bis.*

2

Qui dans une voiture
Empêche de s'asseoir,
Et par son envergure
Barre tout un trottoir.
D'une femme mutine,
Quand on est affolé,
Qui fait qu'on la lutine,
Et puis qu'on est volé?
C'est la crinoline.

Qui voit tout,
Qui sait tout,
Gêne tout
Et beaucoup, } *bis.*
Qui partout,
Gêne tout
Et beaucoup. } *bis.*

3

Qui, lâchant sa ficelle,
Peut dans un court délai,

Changer en tour de Nesle
Un vrai manche à balai !
Et de la plus béguine
Qui se baisse en avant,
Montre la jambe fine
Et bien plus haut souvent!...
C'est la crinoline

Qui voit tout,
Qui sait tout,
Gêne tout
Et beaucoup, } *bis.*
Qui partout,
Gêne tout
Et beaucoup. } *bis.*

4

Une dame un peu forte,
Transformée en ballon,
Ne peut passer la porte
Pour entrer au salon ;

Dans un bal on devine
Quels ravissants tableaux,
Quand l'œil à la sourdine
Voit bondir les cerceaux.
C'est la crinoline,

Qui voit tout,
Qui sait tout,
Gêne tout
Et beaucoup, *bis.*
Qui partout,
Gêne tout
Et beaucoup. *bis.*

5

Qu'une dame élégante
Pénètre en omnibus,
Sous sa robe bouffante
Personne n'y voit plus.
On s'écrie, on fulmine,
Il faut que sans façon,
Chacun se détermine

A baisser le jupon !
C'est la crinoline

Qui voit tout,
Qui sait tout,
Gêne tout
Et beaucoup, } *bis.*
Qui partout,
Gêne tout
Et beaucoup. } *bis.*

6

Lucas épouse Hortense
Qui n'a pas un fêtu,
Mais son air de décence
Répond de sa vertu.
Fiez-vous à la mine !
Après cinq mois, voilà
Un poupard qui rumine !
Qui donc cachait cela ?
C'est la crinoline,

Qui voit tout,
Qui sait tout,
Gêne tout
Et beaucoup, } *bis.*
Qui partout,
Gêne tout
Et beaucoup. } *bis.*

UN MONSIEUR QUI NE VEUT PAS AIMER

AIR : *Lettre d'un étudiant.*

1

L'amour jamais ne me tourmente !
De Cupidon bravant les traits,
Près des femmes, je ris, je chante,
Et je ne soupire jamais.
J'aime à me trouver avec elles,
J'aime à comtempler leurs appas,
J'aime à voir jouer leurs prunelles,
Oui, mais je ne soupire pas.
Auprès d'une robe de soie,
D'un pied mignon, d'un joli bras,
Je ressens une douce joie...
Oui, mais, je ne soupire pas ;
Et lorsque le soir, ma voisine
Me dit : Venez me voir, tout bas,
J'y vais, provoqué par sa mine,

Oui, mais, je n'y soupire pas.
Pourquoi donc sans cesse, sans trêve,
La vois-je courir sur mes pas?
Elle me dit : de vous je rêve !
Moi, d'elle je ne rêve pas.
L'amour a fait périr Léandre,
Il fit de Samson un tondu !
Hercule, quand il devint tendre
Jusqu'à filer est descendu !
Cet amour, où chacun se noie,
Fit bien des malheurs, cependant,
Il causa la chute de Troie,
Il perdit l'esprit de Roland.
Daphné, dans son humeur coquette
Fuyant la couche d'Apollon,
Devient laurier, et la pauvrette
N'a plus pour couche qu'un jambon;
Et partout où l'amour s'attache
Quel bouleversement nouveau,
Je vois Io changée en vache,
Je vois Jupiter en taureau.
Sans son amour pour Cléopâtre.
Antoine n'était point vaincu;

L'amour d'Hélène pour un pâtre
Fit de Ménélas un... Cornu!...
Mais qu'entends-je... chez ma voisine
Un monsieur fait de l'embarras...
Il la courtise, la lutine...
Ah! fichtre... ça ne sera pas.

UN JEUNE HOMME QUI SE VANTE*

AIR : *Ça vous casse la g... à 15 pas.*

1

D'monsieur Tircis, je m'en vais vous parler,
C'est un jeune homme qui se vante;
Personn', dit-il, ne saurait l'égaler,
Vu qu'sa tournure est ravissante;
Il se croit beau comme Apollon,
Et de l'esprit! comm' dans un feuilleton.
Si c'est celui que j'lis, ma foi,
Faut pas qu'il s'vante, gnia pas de quoi.

2

Seul, il mang'rait un gigot de mouton,
Et d' plus, dit-il, vingt douzain's d'huîtres,

Nota. Nous savons très-bien que le mot *gnia* est contre toutes les règles de la poésie, mais comme dans des chansons patoisées, les chansonniers l'ont souvent employé, nous nous sommes permis de faire comme eux.

Un jambonneau, six andouill's, un melon,
Et sans s' griser boirait quinz' litres,
Avait-il trop mangé de veau,
Ou bien trop bu, lorsque dans le ruisseau,
On l' ramassait hier, ma foi,
Faut pas qu'il s' vante, gnia pas d' quoi.

3

Monsieur Tircis fait beaucoup l' fanfaron,
Pour un mot, dit-il, il dégaine ;
Il prétend qu'il a des duels à foison !
Vraiment il me fait de la peine !
Car je l'ai vu, dans un p'tit coin,
Recevoir des coups de pied, des coups d' poing,
Puis filer comme un lièvr', ma foi,
Faut pas qu'il s' vante, gnia pas d' quoi.

4

Monsieur Tircis dit qu'il f'ra cet été,
Un' pièc' qui n' s'ra pas un' bêtise ;

Qu'on jouera cent fois dans sa nouveauté,
Puis deux cents fois pour la reprise.
Mais jusqu'à présent il n'a fait
Qu'un' seul' chanson dans laquelle : Navet
Rimait avec boudin, ma foi,
Faut pas qu'il s'vante, gnia pas d' quoi.

5

Tircis prétend ne sortir qu'à cheval,
Aux théâtr's, c'est aux avant-scènes
Qu'il dit s' placer, il se moque pas mal,
J' l'ai vu sur un âne à Vincennes.
Au spectacl', c'est au paradis,
Qu'on trouv' toujours monsieur Tircis,
Mangeant des pomm's, des noix, ma foi,
Faut pas qu'il s'vante, gnia pas d' quoi.

6

Pour ses maîtress's, il dit qu'il peut choisir
Les plus huppées dans leur démarche,

Ayant voitures et qui font courir
Des chevaux entiers à la Marche.
Moi, pour maîtress' je n' lui connais
Qu'un' fill' laveus' dans les p'tits cabinets,
Ou pour trois sous... pas d' gêne... ma foi,
Faut pas qu'il s' vante, gnia pas d' quoi.

7

Bref, il prétend qu'il doit dev'nir un jour,
Pour le moins, gros millionnaire,
En attendant, c'est dans un' vilain' cour
Qu'il loge, auprès de la portière.
Il couche sur un' peau d' lapin,
Puis il déjeune avec un arlequin,
Et se baign' sous la pomp', ma foi,
Faut pas qu'il s' vante, gnia pas de quoi.

LA SŒUR A PÉRINETTE

AIR : *De Périnette.*

1

N'auriez-vous point, par hasard,
Rencontré jeune fillette,
Ayant tournure coquette,
Taille fine et doux regard?
A son aspect, je parie
Que vous auriez dit tout bas :
D'une fille si jolie,
Je voudrais suivre les pas.
C'est la sœur à Périnette,
Celle-ci n'a pas vingt sous,
Mais dans les yeux de la brunette,
Est notre fortune à tous.

2

Oui, je le redis encor,
Cependant il faut lui plaire,

Pour que la jeune bergère
Nous fasse avoir un trésor;
Ce trésor, n'est-ce pas elle?
Sa bouche, sa douce main,
Son regard, dont l'étincelle,
Met le feu sur son chemin;
C'est la sœur à Périnette,
Celle-ci n'a pas vingt sous,
Mais dans les yeux de la fillette,
Est notre fortune à tous.

3

Ah! pour posséder son cœur,
Et pour la voir me sourire,
Je donnerais un empire,
Si j'étais un empereur;
Mais que lui fait la richesse!
Ah! ce qu'il faut en retour,
A si gentille maîtresse,
C'est beaucoup, beaucoup d'amour.

Cède, oh sœur de Périnette !
Car, par un aveu bien doux,
Tu peux me rendre, en cachette,
Le plus fortuné de tous !...

AH! QUEL PLAISIR QUAND ON NOUS AIM' COMM' ÇA

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

1

Que j'suis heureus', ma chèr', j'en perds la tête,
Je suis aimée et je peux m'en vanter;
Du beau Raoul, j'ai su fair' la conquête,
Et ce n'est plus d' l'amour pour plaisanter.
Cet amant-là m'a déjà fait connaître
Le désespoir, les pleurs, et cœtera!
Il voulait mêm' se j'ter par la fenêtre...
Ah! quel plaisir quand on nous aim' comme ça!

2

La premièr' fois qu'il m'apprit sa tendresse,
Il me fit peur, tant il roula des yeux;
Depuis ce temps s'il me fait un' caresse,
J'en port' les marqu', j'en ai les bras tout bleus;

A ses transports, en vain je me dérobe,
Quand il veut rir', j'suis sûr que c't'être-là
Va m' déchirer mon bonnet ou ma robe...
Ah! quel plaisir quand on nous aim'comme ça!

3

Quand il m'enlèv', pas moyen que je m'échappe,
Il m' serr' que j' perds la respiration,
Quand sur ma joue il donne un' petit' tape,
Ça m' fait tout d' suit' comme une fluxion.
S'il m' tient les mains, je sens qu'il va m'les tordre
S'il m'pinc' le doigt, j'suis sûr qu'il m'l'écras'ra;
Il ne peut pas m'embrasser sans me mordre,
Ah! quel plaisir quand on nous aim' comme ça!

4

Quand il veut bien me m'ner à la prom'nade
C'est dans des ch'mins déserts et raboteux;
S'il pass' du mond', Raoul devient maussade,
Il faut tout d' suit' que je baisse les yeux.

Si je me retourn', croyant que l'on me nomme,
Raoul me dit, en rugissant déjà :
« J'te vas rosser si tu r'gard' s'un autre homme!...
Ah ! quel plaisir quand on nous aim' comme ça !

5

Sa passion, devenant du délire,
Raoul me dit : si tu m'aim's tout de bon,
Il faut, ma chère, ensemble nous occire,
Nous asphyxier d'amour et de charbon.
Si l' commissair' n'eût enfoncé notr' porte,
Pendant que nous faisions ce p'tit jeu-là,
Avec Raoul, n, i, ni, j'étais morte !
Ah ! quel plaisir quand on nous aim' comme ça !

LE BOUT DU MONDE

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

1

Un bachelier, dans l'âge d'or
De la candeur, de l'innocence,
Et dont le cœur n'avait encor
Palpité que pour la science,
De s'instruire, brûlant toujours,
Voulant tout connaître à la ronde,
Se dit, en terminant ses cours :
« Moi, je veux voir le bout du monde. »

2

Ce projet-là lui souriait,
Mais une vieille châtelaine,
Lui dit, au moment qu'il partait :
« Mon fils, quelle inutile peine !

J'ai tout vu sur terre et sur l'eau,
Mon expérience est profonde !
Ah ! vous ne verrez rien de beau,
Quand vous verrez le bout du monde. »

3

Malgré d'aussi sages avis,
Le bachelier se mit en route ;
S'arrête-t-il dans un pays,
On le questionne, on l'écoute.
Avec le gentil voyageur,
Plus d'une beauté, brune ou blonde,
Montrait une excessive ardeur,
Pour connaître le bout du monde.

4

Notre bachelier curieux
Vit le pays des Amazones,
Les Georgiennes aux beaux yeux,
D'Éphèse il chercha les matrones,

Par préférence, il s'arrêtait
Aux lieux où le beau sexe abonde ;
Et cependant il se disait :
Ce n'est pas là le bout du monde.

5

Il voyagea, dit-on, beaucoup,
Et bien, en vain, tout nous le prouve !
Si le monde n'a point de bout,
Comment voulez-vous qu'on le trouve ?
Une femme, dans ses projets,
N'a point cette humeur vagabonde !
Et vous ne la verrez jamais
Chercher si loin le bout du monde.

———

C'EST LE TEMPS

AIR : *Sans mentir.*

1

Il est certain personnage
Sur lequel, à qui mieux mieux,
Nous rejetons, c'est l'usage,
Ce qui survient de fâcheux ;
Ce personnage docile
Reçoit chaque compliment,
Et sans s'échauffer la bile,
Jamais il ne nous dément !

C'est le temps, (*bis.*)
Toujours, à tous les instants,
On répète : c'est le temps.

2

En fait d'amour, de tendresse,
Quelle variation :

Un amant à sa maîtresse,
Montre de la passion;
Ce grand feu dans la huitaine,
Brûle plus modérément,
Puis il se soutient à peine,
Puis s'éteint entièrement...

C'est le temps, (*bis.*)
Toujours à tous les instants,
On repète : c'est le temps.

3

Mais, c'est surtout en ménage,
Qu'on l'accuse à tous propos:
C'est le temps qui fait l'orage,
Le temps a toujours bon dos.
Un mari, près de sa femme
Devient-il moins... éloquent,
Aux reproches de madame,
Il répond d'un air dolent:

C'est le temps, (*bis.*)
Toujours, à tous les instants,
On répète : c'est le temps.

4

Un médecin très-maussade,
Qui veut n'avoir jamais tort,
Laisse mourir son malade
Qu'on pouvait sauver encor.
Sa mort cause une surprise,
Chacun s'informe comment
Est survenu cette crise!
Le docteur dit en prisant :

C'est le temps, (*bis.*)
Toujours, à tous les instants,
On répète : c'est le temps.

5

Thomas à sa ménagère,
En riant comme un bossu,

Disait : pourquoi donc, ma chère,
Mon voisin est-il cornu?
Sa femme, sainte nitouche,
Qui n'est pas sans agrément,
Répond, en pinçant sa bouche :
Il n'est pas le seul vraiment!

C'est le temps, (*bis.*)
Toujours, à tous les instants,
On répète : c'est le temps.

6

Si la récolte est mauvaise,
Si le commerce est fatal,
Si l'on tombe avec sa chaise,
Le temps a fait tout le mal.
Je souffre des nerfs, dit Claire,
Laure se plaint d'une dent;
J'ai la migraine, dit Pierre;
Je m'enrhume, dit Laurent.

C'est le temps, (*bis.*)
Toujours, à tous les instants,
On répète : c'est le temps.

7

Le temps poursuit sans rien dire
Sa marche, c'est son destin.
Jamais, dût-on le maudir,
Il ne s'arrête en chemin.
Emportant notre jeunesse,
Et l'ardeur de notre sang,
Nous pouvons avec justesse,
Dire alors en vieillissant :

C'est le temps. (*bis.*)
Toujours, à tous les instants.
On répète : c'est le temps.

COMME ÇA VIENT, COMME ÇA PASSE

AIR : *Nouveau.*

1

En revenant de la mairie,
Où, par décence, on se contient
Rose, heureuse qu'on la marie,
Dit : je suis dame, et pour la vie,
Ah! comme ça vient!
Le lendemain, loin d'être lasse
Des plaisirs d'hymen et d'amour,
Rose disait au point du jour,
Ah! comme ça passe!

2

A quinze ans l'aimable Fanchette,
A son miroir souvent revient,
Chaque jour la jeune brunette
Disait, se mirant en cachette,
Ah! comme ça vient!

A cinquante ans, quoi qu'elle fasse,
Avec rouge, bleu, blanc et noir,
Elle dit devant son miroir :
Ah! comme ça passe !

3

Aimons-nous femme jeune et belle,
En secret, quand on l'entretient,
Désirs brûlants, ardeur nouvelle,
En se voyant seul avec elle,
Ah ! comme ça vient !
Mais malgré sa beauté, sa grâce,
Et le serment d'aimer toujours,
Chez les Français, après huit jours,
Ah ! comme ça passe !

4

De Figeac, croyez la jactance !
C'est un preux que rien ne retient ;
Dans sa bouche, audace, vaillance,
Bravade, sottise, insolence,

Ah ! comme ça vient !
Mais dès qu'un brave lui fait face,
Quand il faudrait montrer du cœur,
Son caquet, son bruit, sa valeur,
Ah ! comme ça passe !

5

Sommes-nous au sein des richesses,
Si quelque puissant nous soutient,
Amis, parents, flatteurs, maîtresses,
Saluts profonds, tendres caresses,
Ah ! comme ça vient !
Perdons-nous richesses et place,
Le tableau change en un clin d'œil !
Maîtresse, amis, caresse, accueil,
Ah ! comme ça passe !

MA PREMIÈRE CULOTTE

AIR : *De Garrick.*

1

Je m'en souviens, je n'avais que huit ans,
Je m'habillais, c'était un jour de fête,
J'allais me rendre auprès de mes parents,
Quand tout à coup mon précepteur m'arrête :
Prenez, dit-il, ce vêtement nouveau,
Parez-vous-en, car c'est la Pentecôte ;
De votre oncle c'est un cadeau.
Ah Dieu ! que je le trouvai beau !
C'était ma première culotte

2

Cette culotte était de casimir,
Faite à la mode et d'une couleur tendre ;
En la mettant, ah ! que j'eus de plaisir !
D'un peu d'orgueil je ne pus me défendre.

Impatient d'aller me faire voir,
Je sors, je cours, je tombe dans la crotte!...
Je me relève, au désespoir!
Enfin, je fus fouetté le soir,
Grâce à ma première culotte.

3

Quand je la mis pour la seconde fois,
C'était alors la fête de ma mère,
On m'envoya promener dans le bois,
On me laissa courir sur la fougère.
Mais en voulant dénicher un oiseau,
Je glisse et tombe ainsi qu'une pelotte!
De mes habits l'arbre garde un morceau,
Je fus mis au pain et à l'eau,
Avec ma première culotte.

4

Ce temps est loin! et d'autres vêtements
Ont remplacé celui de ma jeunesse,

J'en ai porté de bien plus élégants,
Ils ne m'ont pas causé la même ivresse.
Si cependant un charbonnier butor,
Me fait tomber ou contre moi se frotte,
Être fouetté n'est plus mon sort,
Et pourtant je voudrais encor
Porter ma première culotte.

NE M'INTERROGEZ PAS

AIR : *T'en souviens-tu, Marie?*

1

Non, je ne puis vous dire
D'où naissent mes tourments
Et pourquoi je soupire
Presqu'à tous les instants ;
Pour vous ouvrir mon âme,
J'aurais trop d'embarras,
Ah ! par pitié, madame,
Ne m'interrogez pas.

2

Auprès de vous je tremble
Et je ne vous dis rien ;

Cependant il me semble
Que là seul je suis bien.
Oui, ma plus chère envie
Est de suivre vos pas...
Mais je vous en supplie.
Ne m'interrogez pas.

3

Un mot de votre bouche
M'arrive jusqu'au cœur ;
Si votre main me touche
Je frémis de bonheur.
Mes regards en silence
Contemplent vos appas,
Oh ! mais sur ma souffrance
Ne m'interrogez pas.

4

Cédant à mon délire,
Si j'osais quelque jour,

À vos genoux vous dire
Pour vous je meurs d'amour.
Je pourrais vous déplaire
Que deviendrais-je, hélas !
Il vaut bien mieux me taire,
Ne m'interrogez pas.

LE COMMIS VOYAGEUR

AIR : *Un Grenadier c'est une rose.*

1

S'énoncer avec assurance,
Être toujours soigné, bien mis ;
Porter, sans trop de suffisance,
Les modes de tous les pays,
Et des objets coter le prix.
Sans connaître chaque langage,
Le comprendre assez par l'usage,
Et répondre, d'un ton moqueur :
Ya, yes, parole d'honneur !
Voilà (4 *fois*) le commis voyageur.

2

Toute l'année être en voyage,
Pour le compte de la maison ;

Soigner la vente et le courtage,
Faire, dans mainte occasion,
L'amour et la commission.
Savoir placer, avec adresse,
Ses échantillons, sa tendresse,
Ses marchandises et son cœur.,
Le tout, plus cher que sa valeur !
Voilà... le commis voyageur.

3

Sur ce que l'on cite à la ronde,
Dire toujours : je connais ça !
Avoir vu tous les coins du monde,
Les Patagons, le Kamchatka,
Fait le saut du Niagara :
Manger très-vite à table d'hôte,
Mais de rien ne s'y faire faute,
Prendre le morceau le meilleur,
Au nez du convive amateur...
Voilà... le commis voyageur !

4

Se plaçant dans la diligence,
De ses affaires occupé ;
Ébaucher une connaissance,
Dans l'intérieur ou le coupé,
La suivre quand on a soupé ;
Lorsque l'on remonte en voiture,
Mener à bien son aventure ;
Puis dire, en se quittant ailleur :
« Madame, au revoir, serviteur ! »
Voilà... le commis voyageur.

5

Sans se mêler de contrebande,
Chez l'étranger, à peu de frais,
Prendre chemise de Hollande,
Mouchoir indien, bas écossais,
Cravates en foulard anglais.
Puis, en arrivant aux frontières,

Au nez des commis de barrières,
Passer un tissu séducteur,
Sans payer le droit oppresseur...
Voilà... le commis voyageur.

L'ERREUR

AIR : *Abonnés aux Petites-Affiches.*

1

« Tout n'est qu'erreur dans ce bas monde ! »
Dit le misanthrope chagrin,
Et sur ce principe il se fonde
Pour s'ennuyer soir et matin.
Tout ce qui, depuis notre enfance,
Nous a fait goûter le bonheur,
L'amitié, l'amour, l'espérance,
Écoutez-le : c'est une erreur.

2

Je n'aime pas que l'on détruise
Mes plus douces illusions,
Je veux croire, quoi qu'on en dise,
Aux vertus, comme aux passions.

D'une femme jeune et jolie,
Lorsque j'obtiens une faveur,
D'ivresse, mon âme est remplie,
Et cela n'est point une erreur.

3

D'un ami, que parfois j'oblige,
Si quelqu'un me disait tout bas :
« Il vous trahit, cela m'afflige ! »
Certes, je ne le croirais pas ;
Si l'on me disait : « Ta maîtresse
Écoute un galant séducteur. »
Loin de douter de sa tendresse,
Je me dirais : C'est une erreur.

4

Vous voyez que dans cette vie,
Tout peut s'arranger pour le mieux,
La meilleure philosophie
Est celle qui nous rend heureux.

Pour le plaisir il faut qu'on vive,
Car le plaisir est doux au cœur,
Mais alors que le mal arrive,
N'y croyez pas, c'est une erreur.

MOQUONS-NOUS DE ÇA!

AIR : *Gnia qu'à Paris!*

1

On nous a dit que le péché
Prit naissance dans une pomme,
Et puis que la femme a tâché
De faire un Normand de son homme,
Est-ce elle ou lui qui commença?
Moquons-nous d' ça! (4 *fois*.)

2

On dit que depuis ce moment,
Les femmes, d'humeur agaçante,
Lorsqu'elles trompent leur amant,
Disent que le diable les tente!
Est-ce bien lui qui les tenta?
Moquons-nous d' ça!

3

On dit quand nous sommes époux,
Qu'à nos femmes afin de plaire,
Il ne faut pas être jaloux,
Curieux, avare ou colère,
Et l'on dit que malgré cela...
Moquons-nous d' ça!

4

On dit que la sincérité,
Dans le monde, n'est que chimère,
Que dans son puits, la vérité
Se trouve mieux que sur la terre,
Que sa nudité nous blessa...
Moquons-nous d' ça!

5

On dit, mais, je ne le crois pas,
Que le temps doit, ô ma Céline!

Oter du charme à tes appas,
Et rendre ta taille moins fine !
Tant que l'amour nous restera,
Moquons-nous d'ça !

6

On dit qu'un déluge nouveau
Doit un jour engloutir le monde ;
On ne verra plus que de l'eau,
La terre ne sera plus ronde ;
Tant qu'un bateau nous restera,
Moquons-nous d'ça !

7

Chaque jour par les rats, Paris
Est, dit-on, rongé davantage ;
C'est pendant la nuit qu'ils sont pris,
On en fait un très-grand carnage ;
Tant qu'il en reste à l'Opéra,
Moquons-nous d'ça !

8

L'étranger nous prend notre vin,
Il s'en régale, il s'en enivre !
Champagne, Beaune, Chambertin !
Partent !... On a peine à les suivre.
Tant que Bordeaux nous restera,
Moquons-nous d'ça !

9

On dit, et le fait est certain,
Que notre vie est un passage ;
Peut-être ce soir, ou demain,
Il nous faudra plier bagage ;
En attendant ce moment-là
Moquons-nous d'ça !

C'EST UNE COMTESSE

AIR : *Nouveau.*

1

C'est une comtesse,
Dont je suis épris ;
Mais de ma tendresse,
Quel sera le prix ?
Tremblant, je soupire
Devant ses appas ;
Je voudrais lui dire
Et je n'ose pas...
Cet amour m'oppresse,
Il faut l'oublier,
C'est une comtesse,
Je suis roturier !

2

Mon Dieu qu'elle est belle !
De ses yeux si grands,

Jaillit l'étincelle
Qui brûle mes sens.
Sa voix douce et tendre
Ne peut me guérir;
J'éprouve, à l'entendre,
Du mal, du plaisir.
Je me dis sans cesse
Il faut l'oublier,
C'est une comtesse,
Je suis roturier!

3

Mais c'est une femme,
Que me fait son rang;
Quoique grande dame,
Je l'aimerais tant!
L'amour qui dispense
De titres, d'honneurs,
Malgré la distance
Rapproche deux cœurs;

Nargant la noblesse,
Il fait oublier,
A mainte comtesse
Qu'on est roturier.

4

Permets que je t'aime,
Objet adoré,
Bien plus que moi-même,
Je te chérirai;
Permets que j'enlace
Tes divins appas,
Laisse-moi, de grâce,
Mourir dans tes bras!...
Et par mon ivresse,
Te faire oublier,
Qu'on t'a fait comtesse,
Et moi roturier.

JE NE FAIS PAS MON EMBARRAS

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

1

Depuis que je vais dans le monde,
Remarquant chacun à la ronde,
J'ai vu faire aux fripons, aux sots.
De l'embarras à tous propos;
Comme eux, sans avoir de mérite,
Je fais des dupes assez vite,
Pourtant je le jure, ici-bas,
Je ne fais point mon embarras.

2

J'ai commencé par le négoce,
Un ami, qui roulait carrosse,
Voulut me confier ses fonds,
Avec les miens, je les confonds.

Puis, loin de m'arrêter en route
Hardiment je fis banqueroute!...
Mais sans tapage, sans fracas,
Et sans faire mon embarras.

3

Avec tout l'argent que je vole,
Vers l'Angleterre je m'envole,
Là, je fonde, sans capital,
Avec prime, un nouveau journal;
Lorsque de mes actionnaires,
J'ai reçu les fonds nécessaires,
Je pars! et même dans ce cas,
Je ne fais pas mon embarras.

4

A Paris, je reviens très-riche,
De dîners je suis pas chiche,
Et je reçois dans mon logis
Le plus beau monde de Paris.

On joue, et lorsque je m'écarte,
Je crois qu'on file un peu la carte...
Chez moi, pourtant, je ne veux pas
Que l'on fasse de l'embarras.

5

Bientôt après je me marie,
J'épouse femme fort jolie,
La coqueluche des banquiers,
Et des plus charmants cavaliers.
Tous mes amis, je dois le dire,
Ne me regardent plus sans rire!...
Pour moi, qui n'en suis pas moins gras.
Je ne fais pas mon embarras.

6

Un jour il me vient dans la tête,
Le désir d'être aussi poëte.
D'un pauvre écrivain, sans crédit,
J'achète alors le manuscrit;

Je fais bientôt jouer la pièce,
On l'applaudit, Dieu quelle ivresse!...
J'en suis l'auteur, dis-je tout bas,
Mais sans faire mon embarras.

7

Mon humeur est toujours égale,
Être riche, c'est ma morale ;
Si ma femme m'en fait porter,
Je suis homme à le supporter,
J'ai bien reçu, dans ma carrière,
Cent coups de pieds dans le derrière!...
Eh bien! malgré tout, ici-bas,
Je ne fais point mon embarras.

LES COUPS DE RAQUETTE

AIR : *Encore un quart'ron, Claudine.*

1

Si la gloire est muette,
Veut-on se faire un nom ?
Dans la presse on se prête
Son concours, sans façon,
Et zeste, un p'tit coup d' raquette
Renvoyez l' ballon.

2

Paul dit, dans sa gazette,
Que Jean est un aiglon ;
Jean, ça fait la navette,
Dit : Paul, c'est Apollon !
Encore un p'tit coup d' raquette,
Renvoyez l' ballon.

3

Pierre est un grand poëte,
Marc est un Cicéron,
Rock est un rude Athlète,
Ernest est très-fécond !
Encore un p'tit coup d' raquette,
Renvoyez l' ballon.

4

Un grand drame végète,
Fait sur un feuilleton ;
On imprime, on répète
Que c'est du Crébillon,
Encore un p'tit coup d'raquette,
Renvoyez l'ballon

5

Puis, avec ses lunettes ;
En admiration,

L'abonné, de boulettes,
Fait sa provision :
Grâce aux petits coups d' raquette,
Renvoyez l' ballon.

6

Embouchez la trompette,
Le grand chose a, dit-on,
Fait un roman que guette
Le libraire en renom ?
Et zeste, un grand coup d' raquette,
Renvoyez l'ballon.

7

Vite faites l'emplette
De ce livre profond;
Quel talent ! on se jette
Sur cette édition !
Encore un bon coup d' raquette,
Renvoyez l' ballon.

8

Le livre vous embête,
Malgré flûte et clairon!
Le lecteur qui l'achète,
Voit qu'il est le dindon!...
Et malgré les coups d' raquette,
Laiss' tomber l' ballon.

L'ÉTUDE

AIR : *Ronde des grenadiers.*

I

Vous qui, malgé la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra.

On peut partout se livrer à l'étude,
On peut toujours employer son loisir,
Cela devient une douce habitude,
Cela devient un besoin, un plaisir.

Vous qui, malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra.

2

Mais vous allez me répondre peut-être,
Je suis savant, que puis-je apprendre encor?
Pauvre savant! qui croyez tout connaître,
Ah! sachez donc vous connaître d'abord,

Vous qui, malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra.

3

Vous connaissez les langues étrangères,
Les beaux-arts, l'esthétique et cætera!
Étudiez les peines, les misères,
L'humanité mérite bien cela.

Vous qui, malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra.

4

Dans plus d'un cas vous pourrez, je suppose,
Peu réussir, cela vous fâchera ;
Mais d'une étude il reste quelque chose,
Ce quelque chose un jour vous servira.

Vous qui malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra

6

Plus d'une belle a captivé votre âme,
Vous voudriez en avoir un sérail ;
Tâchez, monsieur, d'étudier la femme,
Et vous aurez pour longtemps du travail.

Vous qui, malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse.
Et votre ennui, vite disparaîtra.

6

De ce monsieur, d'humeur leste et légère,
Qui sut, chez vous, s'introduire soudain,
Étudiez les mœurs, le caractère,
Vous cesserez de lui serrer la main.

Vous qui, malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra.

7

Étudiez chaque enfant qui mendie,
Tous vous diront : nous n'avons pas de pain.
Mais, chez les uns, c'est une comédie
Et, chez les autres, hélas ! c'est bien la faim !

Vous qui, malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra.

8

Étudiez l'écrit de ce critique,
Toujours méchant quand il voit un succès,
De tout savoir, quand ce monsieur se pique,
Il devrait bien apprendre le français !

Vous qui, malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra.

9

Quand vous aurez, chez les plus fortes têtes,
En vain cherché les vertus, la bonté,
Alors, monsieur, étudiez les bêtes,
Vous vous plairez dans leur société.

Vous qui, malgré la santé, la richesse,
Vous ennuyez, et ne faites que ça,
Étudiez, étudiez sans cesse,
Et votre ennui, vite disparaîtra.

N'ALLONS PAS PLUS LOIN

AIR: *Au clair de la lune.*

1

Il faut dans la vie,
Un bon appétit;
Puis, narguant l'envie,
Le sage nous dit:
Eh! pourquoi donc faire,
Prendre du tintouin?
J'ai le nécessaire,
N'allons pas plus loin.

2

Une vaste auberge
S'offre aux voyageurs;
Souvent elle héberge,
Princes et seigneurs.

L'hôtesse voisine,
Rieuse au besoin,
Fait bonne cuisine...
N'allons pas plus loin.

3

Toujours la jeunesse
Cherche à voltiger,
Alors de maîtresse,
On aime à changer.
Mais, si l'une d'elle,
Reste dans son coin,
Et semble fidèle,
N'allons pas plus loin.

4

Afin d'en découdre,
Figeac, une fois,
Devait se résoudre
A se rendre au bois.

Il sort... puis s'arrête,
Et dit au témoin:
J'ai mal à la tête,
N'allons pas plus loin.

5

Dans votre ménage,
Vous voulez savoir,
Si madame est sage,
Et fait son devoir.
Coquette ou fragile,
De vous elle a soin,
Tenez-vous tranquille,
N'allez pas plus loin.

6

En courant le monde,
Si l'on vous offrait,
Fille riche, blonde,
Au minois parfait;

Ami franc, sincère,
Serait-ce un bédouin!
Vous diriez, j'espère :
N'allons pas plus loin.

7

La gaîté m'inspire,
Je brave le temps !
Et je voudrais rire,
Jusques à cent ans !
Qu'alors la mort ose
Me montrer le poing!
Je lui dirai : pose!
N'allons pas plus loin.

LA PHOTOGRAPHIE.

AIR : *De la Rosière.*

Chantons, je vous prie,
La photographie,
Nouvelle manie,
La mode du jour.
Tout le monde en rêve,
Et dès qu'on se lève,
Chacun veut, sans trêve,
Poser à son tour.

De sa figure,
De sa tournure,
Par la peinture,
Jadis on pouvait

Avoir l'image;
C'était l'usage,
Comme un doux gage,
Cela se donnait.

2

Mais vieille routine!
L'astre qui domine
Et fait notre mine,
N'a pas son pareil,
Et, je le constate,
Jamais il ne rate,
Jamais il ne flatte,
Car c'est le soleil.

On doit le dire,
Il peut suffire,
Quand on désire
Ne voir que ses traits,
Mais, esprit, vie,
Gaîté, génie,

Physionomie,
N'y seront jamais.

3

Vous surtout, mesdames,
Aux yeux pleins de flammes,
Qui perdez tant d'âmes !
Refusez cent fois
De vous laisser faire,
Par cette manière
Qui rend trop sévère,
Un joli minois.

A la fillette,
A la grisette,
A la lorette,
Laissez ce carton ;
Cela se donne,
Mais s'abandonne,
Et la personne
N'en sait plus le nom.

4

Quelle différence
Pour la ressemblance!
Savoir peindre, en France,
Cela seul est beau;
Pour rendre une amie
Une sœur chérie,
Pour donner la vie,
Il faut un pinceau.

Dedans ses poches,
Dans des sacoches,
Et pour ses proches,
On peut, dans un coin,
Avoir ses cartes,
Ou ses pancartes,
Comme des tartes,
En cas de besoin.

5

Puis, à sa fruitière,
A son épicière,
Même à sa portière,
On peut, c'est au mieux,
Donner son image,
Qu'on a l'avantage
De r e v oir, je gage,
Dans beaucoup de lieux.

FAUT-IL VOUS REVOIR ENCORE?

AIR : *Tiens, ma Lisette, quittons-nous.*

1

Vous que j'aimais tant, chère amie,
(Je ne dis pas mes seuls amours!)
Mais celle, à l'été de ma vie,
Qui le mieux en charma le cours,
Ce maudit temps, qu'en vain j'implore,
A-t-il respecté vos attraits?
Je voudrais vous revoir encore,
Mais telle que je vous aimais.

2

Lorsque le destin nous sépare
D'une femme que l'on chérit,
La mémoire souvent répare
Les effets que le temps produit.

Par des ravages qu'on ignore,
Le cœur ne peut être distrait,
En rêve on la revoit encore
Et toujours telle qu'on l'aimait.

3

On dit... je ne veux pas le croire,
Que vous êtes changée ! ainsi
Votre chevelure est moins noire,
Votre taille a surtout grossi ;
Votre fraîcheur se décolore,
Vos dents... mais non, car ce portrait
N'est plus vous que je rêve encore
Telle que mon cœur vous aimait.

4

Si pourtant cette destinée,
Que nul mortel ne saurait fuir,
Vous avait ainsi condamnée
A changer, enfin à vieillir,

Tous ces souvenirs que j'adore
Seraient perdus. Ah! désormais
Pour vous voir jeune et belle encore
Je veux ne vous revoir jamais.

LA JEUNE FILLE ET LE COSAQUE

Nocturne à deux voix.

AIR : *à faire.*

LA JEUNE FILLE.

A personne
Je ne donne
Mes amours,
Mes beaux jours;
Si la vie
Est jolie,
C'est en riant
D'un amant.

LE COSAQUE.

Ah! jeune fille,
Si gentille,

Dont l'œil attaque
Le Cosaque,
Marcof le brave,
Ton esclave,
Pour toi, d'amour,
Meurt nuit et jour.

LA JEUNE FILLE.

A personne
Je ne donne
Mes amours,
Mes beaux jours;
Si la vie
Est jolie,
C'est en riant
D'un amant.

LE COSAQUE.

Ah! viens au fond de l'Ukraine,
Tu seras ma souveraine,

Car chez les hommes du nord
L'amour est plus vif encore,
Il leur fait braver la mort.
Pour te donner des parures,
Et pour t'avoir des fourrures,
De nos ours les plus méchants,
Les plus noirs, les plus brillants,
Ce fer percera les flancs.

LA JEUNE FILLE.

A personne
Je ne donne
Mes amours,
Mes beaux jours ;
Si la vie
Est jolie,
C'est en fuyant
Un amant.

LE COSAQUE

L'amour protége,
Sous la neige,

Du chef Cosaque
La baraque ;
Et sa cavale,
Sans égale,
Passe les traîneaux
Les plus beaux.

LA JEUNE FILLE (*en mineur.*)

A personne
Je ne donne
Mes amours
Mes beaux jours ;
Si la vie
Est jolie,
C'est en fuyant
Un amant.

LE COSAQUE.

Sur ma cavale si belle !
Dont l'œil de flamme étincelle,

On tient deux en s'enlaçant,
Nous irons comme le vent,
Nous fuirons loin d'Astracan,
Par ta chevelure blonde
Je jure que dans le monde,
Tant que ton amant vivra,
Nulle femme ne sera
Aimée autant que Liska !

LA JEUNE FILLE.

Je te donne
T'abandonne
Mes amours
Mes beaux jours ;
Si la vie
Est jolie,
C'est en s'aimant
Tendrement.

LE COSAQUE.

Tu me donnes,
M'abandonnes
Tes amours,
Tes beaux jours;
Si la vie
Est jolie,
C'est en s'aimant
Tendrement

MONSIEUR BEAUCOUP ET MONSIEUR UN PETITPEU

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

1

Beaucoup, avec un Petitpeu,
Certain jour voyageaient ensemble ;
Du destin c'était bien un jeu,
Car rarement il les rassemble.
Beaucoup faisait de l'embarras,
Parlant haut, montrant de l'audace,
Un Petitpeu parlait très-bas,
Et restait tranquille à sa place.

2

Monsieur Beaucoup, en voyageant,
Fait de l'esbrouf, de l'étalage ;
De l'auberge il n'est pas content,
A table, il en veut davantage ;

Il ne trouve rien à son goût,
Et cependant je vous l'atteste,
Lorsque l'on vient après Beaucoup,
C'est bien rare quand il en reste.

3

Un Petitpeu, c'est différent,
Est satisfait du moindre gite,
De ce qu'on sert il est content,
Même si sa part est petite.
Conservant un juste milieu,
Sans orgueil, mais sans flatterie,
Chacun trouve qu'un Petitpeu,
Est de fort bonne compagnie.

4

Si vous voyez dans un salon
Un personnage qui se pose,
Et, d'un air de protection,
Prétend connaître toute chose,

Criant très-fort, tranchant sur tout,
Vantant son crédit, sa puissance,
Ce doit être monsieur Beaucoup !
Ne faites pas sa connaissance.

5

Beaucoup voulant se marier
Se choisit un parti superbe,
Grosse dot, un train princier,
Et puis encor fortune en herbe.
Tout fut dissipé promptement :
Un Petitpeu prit femme sage,
Ayant plus d'attrait que d'argent ;
Mais il fut heureux en ménage.

6

Chacun d'eux s'établit banquier,
Beaucoup, à ses actionnaires,
Dit : Je vous fais bénéficier,
De dix pour cent dans une affaire.

Il fit faillite après six mois;
Un Petitpeu, cela console,
Donnait moins d'intérêt, je crois,
Mais il tint toujours sa parole.

7

Comme Beaucoup, pour parvenir,
Quand rien n'arrête, ne rebute,
Lorsque l'on veut tout envahir,
On fait tôt ou tard la culbute.
Suivez plutôt d'un Petitpeu,
La marche prudente et craintive,
C'est le plus long, j'en fais l'aveu,
Mais tout doucement on arrive.

LA MOUCHE

AIR : *Vaudeville de madame Favart.*

1

Hier, une mouche volait
Tout près de vous, belle Laurette,
Puis en voltigeant se posait
Parfois sur votre collerette;
Ah! pensai-je, en la regardant,
C'est si gentil ce qu'elle touche;
Que je voudrais en faire autant!...
Si j'osais je prendrais la mouche.

2

Puis en bourdonnant, en passant,
Autour de votre taille fine,
Sous votre fichu se glissant,
Elle se posa, la mutine!

Sur votre sein qu'elle effleurait,
Elle ne semblait plus farouche;
De bonheur elle s'enivrait...
Ah! que c'est gentil d'être mouche.

3

Tant d'ivresse, tant de plaisir,
Loin de la rendre moins avide
Parurent encore l'enhardir,
Et bientôt je vis la perfide,
Comme pour y prendre un baiser,
Se poser là, sur votre bouche!
Alors, loin de l'apprivoiser
J'aurais voulu manger la mouche.

L'INSTRUMENT A VENT.

(Il faut faire une voix d'enfant quand c'est la petite fille qui parle.)

AIR : *Sans mentir.*

1

Une dame née à Vienne,
A sa fille, ayant six ans,
Dit : Vous serez musicienne.
De vous instruire il est temps...
C'est dans un âge très-tendre
Qu'on commence, mon enfant,
Que désirez-vous apprendre,
Choisissez votre instrument ?

— Ah ! maman !
Ah ! maman !
C'est un instrument à vent.

2

Que dites-vous là, ma fille,
De vous on se moquerait,
Par la grâce il faut qu'on brille,
Souffler vous enlaidirait ;
Ah ! vous serez, je l'espère,
Une moderne Sapho,
Mais chanter ne suffit guère,
Vous apprendrez le piano ?

— Non, maman,
Non, maman !
Mais un instrument à vent.

3

Y pensez-vous, ma petite,
Aux femmes, ça ne va pas !
Auriez-vous un grand mérite,
De vous on rirait tout bas.

Choisissez plutôt la lyre,
La harpe ou l'accordéon,
Voyons, je n'entends pas rire,
Dites, qu'apprendrez-vous donc?

— Ah ! maman !
Ah ! maman !
C'est un instrument à vent.

4

Est-ce donc la clarinette
Ou le cornet à piston
Qui vous a tourné la tête
Et fait perdre la raison ?
Ce n'est pas le cor de chasse
Ni le trombone à coup sûr,
Ce serait par trop cocasse
Et souffler serait trop dur !

— Non, maman !
Et pourtant,
C'est un instrument à vent.

5

Expliquez-vous donc, ma chère,
Serait-ce le mirliton?

— Non, maman, la cuisinière,
Sans lui ne fait rien de bon.
Il fait bouillir la marmite,
Il fait cuire le brochet...
— Son nom, dites donc bien vite,
— Mais, maman, c'est un soufflet...

Je prétends
Très-souvent
Jouer de cet instrument,
De cet instrument à vent.

IL VAUT MIEUX OUBLIER

AIR : *D'Aristipe.*

1

Le souvenir est une belle chose,
Quand il rappelle un bonheur accompli :
Mais dans la vie, où tout n'est pas en rose,
Souvent on lui préfèrerait l'oubli (*bis.*)
Si l'on pesait les plaisirs, la souffrance,
Loin d'être égaux, je veux le parier,
Les ennuis feraient pencher la balance...
Alors je crois qu'il vaut mieux oublier.

2

Quel est celui qui durant sa carrière
Ne connut pas les chagrins, les soucis,
Et, s'il pouvait retourner en arrière,
Ne dirait pas : Non, restons où j'en suis (*bis.*)

Par l'amitié, l'amour, la jalousie,
Que de tourments il fallut essuyer,
Pour des ingrats, quand on se sacrifie,
Ce souvenir, on voudrait l'oublier.

3

Avec quel feu, quelle brûlante ivresse
N'avons-nous pas d'abord connu l'amour !
On adorait sa première maîtresse,
On se croyait payé d'un doux retour.
Mais un beau jour, on apprend que la belle
Pour un bijou, des bagues, un collier,
Nous a trahi, nous devient infidèle...
Ce souvenir il faudrait l'oublier.

4

En amitié, l'offense est encore pire,
Car les désirs, les sens ne parlent pas ;
A la laideur on peut toujours sourire,
Quand, d'un ami, l'on croit presser le bras.

Mais devant vous se dire franc, sincère,
Puis nous trahir ou nous calomnier
Ce souvenir nous rend la vie amère!
Ah! n'est-ce pas qu'il vaut mieux oublier?

5

Je sais fort bien que l'on pourra me dire:
Rappelez-vous rien que vos jours heureux;
Pour le passé cela doit vous suffire,
Puis écartez les souvenirs fâcheux.
Mais comme en nous tout se tient, je dois croire
Le bien, du mal, difficile à trier,
Ne cultivons pas trop notre mémoire,
Décidément, il vaut mieux oublier.

UN DINER CHEZ MA TANTE

AIR : *Ça vous casse la g... à* 15 *pas.*

1

Ah ! quel dîner ! quel superbe repas !
Quelle compagnie enivrante !
Que d'invités, de parents et de plats,
C'était pour la fête à ma tante.
Et bien servi ! canard, dindon !
L'ami Fourchu, la cousine Breton,
Puis les enfants de tout ce monde-là !...
Ah ! dame, on n' s'amus' pas comm' ça !

2

Nous étions vingt, mon cousin le tanneur,
Et sa femme, elle a la jaunisse ;
Puis monsieur Roch, c'est un ancien sapeur,
Qui fait toujours quelque malice,

Avec son hache il est venu,
Et son bouquet après était tenu,
En l'prenant, ma tant' se coupa...
Ah! dame, on n' s'amus' pas comm' ça!

3

Dodophe Breton, est un enfant charmant,
Mais il n'embaume pas la rose,
Ensuite, à table il est très-remuant,
Il a toujours besoin d' quelqu' chose,
Dans les sauces il fourr' ses doigts,
Puis les essuie à vos habits parfois;
Dieu sait les assiett's qu'il cassa!...
Ah! dame, on n' s'amus' pas comm'ça!

4

Tout en dînant, monsieur Roch, de son pain,
S'amusait à fair' des boulettes;
Quand de parler, quelqu'un était en train,
Il vous les lançait fermes, nettes!

En éternuant, madame Breton,
En reçut dans sa bouche, tout au fond,
Pendant une heure elle étrangla !
Ah ! dame, on n' s'amus' pas comm' ça !

5

Madam' Floquet avait un p'tit coup d' trop,
Alors ça la rend larmoyante ;
V'là qu'au dessert en croyant faire un rôt,
Ell' rendit tout dessus ma tante.
Ça mit tout' la table en rumeur,
Le p'tit Dodophe, ah ! quel fichu farceur !
S'oubliait d'ssous pendant ce temps-là !...
Ah ! dame, on n' s'amus' pas comm' ça !

6

Quand vint l' dessert, c'est l'instant du couplet,
Alors monsieur Roch en détache !
Notre sapeur, pour faire plus d'effet,
Voulut chanter avec son hache ;

Mais de sa main elle glissa,
Vlan! sur l' champagn' qu'en éclats elle brisa,
Tout l' monde en r' çut de c' t' affaire-là...
Ah! dame, on n' s'amus' pas comm' ça!

7

Puis on voulut terminer par un bal,
Afin de compléter la fête,
Dans un piston, Fourchu ne souffl' pas mal,
Mais à tout moment il s'arrête;
Alors sur un' jambe on restait,
Ça fit tomber cett' pauvre mam' Floquet,
En tombant, v'là quell' nous montra...
Ah! dame on n' s'amus' pas comm' ca'

8

Quand on partit, il était plus d' minuit,
Il pleuvait fort, èt pas d' voitures,
On se r'troussa, puis on s'dit : il fait nuit,
Tant mieux, ça lav'ra nos chaussures,

Mais Roch, qui n'avait pas bu d'eau,
Laissa tomber son hache dans le ruisseau,
Pour la chercher, on barbotta!...
Ah! dame, on n' s'amus' pas comm' ça!

9

Pour le total il est résulté net:
Trois rhum's, deux fluxions d' poitrine,
L'ami Fourchu, perdit son faux toupet,
Madam' Breton, sa crinoline;
Mais Roch, qui trébuchait souvent,
Reçut sur l' pied son hach' par le tranchant
Il est boiteux depuis ce temps-là...
Ah! dame, on n' s'amus' pas comm' ça!

L'ANCIENNE COUTUME

AIR : *Du pas redoublé.*

1

Monsieur Luc est pharmacien,
Un état que j'honore ;
Il fait très-bon, il vend très-bien,
Sirop, manne, ellébore,
Mais il regrette encore le temps
Où chez l'apothicaire,
On recevait des lavements,
En montrant son mystère.

2

L'apothicaire a disparu,
Il est passé de mode ;
Pourtant, jadis il fut couru,
Il était très-commode :

Pour douze sols, c'était le taux,
  Se glissant par derrière,
Le quidam qui l'aimait tout chaud
  Recevait un clystère.

3

Quand un jeune et joli minois,
  Tout plein de confiance,
Dit à Luc, en baissant la voix,
  D'adoucir sa souffrance;
Ah! je conçois bien ses regrets,
  Et sa douleur amère!
Qu'avec plaisir il reviendrait
  A l'ancienne manière.

4

Les bouillons de bœuf sont courus
  En salons magnifiques,
J'attends que de bouillons pointus,
  On ouvre les boutiques,

Car, pour conserver la beauté,
On conviendra, j'espère,
Que l'on peut soigner sa santé,
Sans en faire un mystère.

5

Pour connaître le genre humain,
Monsieur Luc nous l'assure,
Ne consultez jamais la main,
La voix, ni la figure;
Il est un endroit plus secret,
On ne se doute guère
Ce qu'on saurait, si l'on pouvait
Consulter son mystère!

OTE-TOI D' LA QUE J' M'Y METTE

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

1

Du pays, lorsque j'allais partir,
Je m' souviens que mon père
Me dit : dans l' monde, pour parvenir,
Écout' ce qu'il faut faire :
Ça s' réduit à peu d' chose, ma foi,
En leur faisant faire un' pirouette,
Faut dire aux gens pourvus d' un emploi :
« Ot' -toi d' là, que j' m' y mette. »

2

Lorsque je vois un joli couvert,
Un' table bien garnie,
Où devant chaque convive on sert,
Bon mets, bouteill' choisie,

Et qu'un sot, un butor, un manant,
A se mettre à table s'apprête...
J' suis tenté de lui dire, en l' poussant :
Ot'-toi d' là, que j' m'y mette.

3

Quand on voit un fat impertinent,
Dans une belle passe,
Qui, de l'esprit et du vrai talent,
Vient occuper la place ;
Quand, de son riche hôtel, il a fait
Chasser le mérit' qui végète,
Avec quel plaisir on lui dirait :
Ot'-toi d' là, que j' m'y mette.

4

Lucas, bien que maussade et jaloux,
Fait la cour à Rosette ;
Mais, Bastien, qui fait mieux les yeux doux
Sait plaire à la brunette.

Quand Lucas se présente un matin,
Pour épouser la jeune Rosette,
Bastien dit : Tu repass'ras demain,
Ot'-toi d' là, que j' m'y mette.

5

Devant les ennemis, nos soldats,
Montrent tous leur courage ;
Jeunes et vieux marchent aux combats,
En chantant, c'est l'usage.
Tout à coup si d'un jeune conscrit,
Un boulet menace la tète,
Un vieux grognard le pousse et lui dit :
Ot'-toi d' là que j' m'y mette.

6

Au spectacle, devant moi j'avais
Un ami des plus bêtes ;
Qui s'endormait devant les ballets
Et les jambes bien faites.

Les jup's court's ont pour moi des appas
J' lui dis, en prenant sa lorgnette :
« Mon ami, cela n' te sert pas?
Ot'-toi d' là, que j' m'y mette. »

7

Puis en guerre, en révolution,
C'est encor la mêm' chose :
Par intérêt, par ambition,
Quel est l' but qu'on s' propose?
Que ce soit d'une ou d'autre façon,
Par surprise, intrigue ou conquête,
Ça finit par la même chanson :
Ot'-toi d' là, que j' m'y mette.

LE BRUIT

AIR : *Vous souvient-il de la prairie?*

1

Le bonheur veut être paisible,
On le trouble en l'étourdissant;
Pour l'homme penseur et sensible
Le bruit est peu divertissant :
Il rend colère le plus grave,
A tout ce qu'on veut faire, il nuit;
Et, j'ai vu plus d'un homme brave
Ne pouvoir supporter le bruit.

2

Chacun aimera la musique,
Dans un jardin, dans un salon,
Quand elle est douce, sympathique
Et qu'on en modère le son...

Mais un pianiste nous amorce,
De difficultés nous poursuit;
En tapant de toute sa force!...
Alors ce n'est plus que du bruit.

3

Est-il besoin pour qu'on s'amuse,
De faire du train, de crier?
Dans le peuple cela s'excuse,
Sans bruit, il croirait s'ennuyer.
L'ivrogne boit, crie et rigole
Au cabaret toute la nuit;
Mais sa femme, que l'on console,
Chez elle ne fait pas de bruit.

4

Une voix criarde nous blesse,
Elle effarouche la beauté;
Exprimez-vous votre tendresse,
Parlez bas pour être écouté;

Le silence a souvent du charme
Dans le plus amoureux réduit ;
La volupté craint le vacarme,
Ce sont les sots qui font du bruit.

5.

O vous tous qui cherchez la gloire,
Et les titres et les honneurs !
Vous voulez vivre dans l'histoire.
Il vous faut des biens, des grandeurs.
Mais, tout ce qui fait votre envie
Au bonheur rarement conduit !
Le plus heureux est, dans la vie,
Celui qui ne fait pas de bruit.

LE BON VIVANT.

BOUTADE

« Ma foi, vivent les fillettes!
Vivent la table, le vin,
Les truffes, les amourettes,
Le tokay, le chambertin.
Passons la journée à table,
Grisons-nous dès le matin,
Le vin seul nous rend aimable,
Le vin chasse le chagrin.
Faisons sauter les grisettes,
Faisons sauter les bouchons,
Les pâtés et les cornettes,
Vive l'amour, les goguettes,
Et vivent les cotillons! »

Ainsi parlait un convive,
Grand libertin, grand mangeur ;
Qui, suivant sa belle humeur,
Et pour avoir trop dit : vive !
Et fait le Roger Bontemps,
Fut défunt avant trente ans.

LE BON VIEUX TEMPS

CONTE

Au temps jadis, on voyait des miracles ;
Des chevaliers tout cuirassés de fer,
Dans des tournois se donnaient en spectacle ;
De bons maris s'en allaient outre-mer,
Bouillant d'ardeur pour la cause céleste,
Chercher la gloire, et rapportaient la peste
A leur moitié, qui, la quenouille en main,
Dans leur castel filaient soir et matin.

Nos rois, au temps de la sainte croisade,
D'un vilain mal guérissaient les malades;
Et les bancals, les fiévreux, les goutteux,
Des inspirés suivant alors l'exemple,

Se roulaient tous sur le parvis d'un temple,
Puis, en dansant, s'en retournaient chez eux.
De chasteté, chaque amant, vrai modèle,
Près de sa mie, en chevalier courtois,
Veillait souvent une nuit auprès d'elle,
Sans lui baiser même le bout des doigts.
On ne voit plus, chez nous, choses pareilles!
Il est bien loin, hélas! ce temps heureux.
Les amoureux ne font plus de merveilles,
Autour des rois, la foule, en vain, se presse,
Leurs Majestés ne guérissent plus rien!
Il est encor des boiteux qu'on redresse,
Mais le sorcier est un chirurgien.

Un grand ami des anciennes coutumes,
Se dit un jour: « Le bon vieux temps n'est plus.
Pourquoi mes vœux seraient-ils superflus!
Réalisons ce que dans vingt volumes,
J'ai lu des mœurs, des usages d'alors;
Donnons l'exemple, on le suivra j'espère,

Tâchons, en tout, de n'aller qu'en arrière,
Le ciel, je crois, bénira mes efforts. »
Or, ce monsieur qui parlait de la sorte,
Avait pris femme, et la battait souvent;
Car sa moitié, d'une humeur plus accorte,
Voulait qu'en tout, on allât en avant,
Quatre marmots, s'élevaient avec peine,
Quand le papa s'écrie, un beau matin :
« Oui, c'est en fait, je serai paladin ! »

Notre homme vend aussitôt son domaine;
Puis, laissant là sa femme sans un sou,
Se met en route, en lui disant : mignonne.
Je suis croisé ! — Mais non, vous êtes fou !
— En Terre Sainte, il se peut qu'on me donne
Quelque royaume, et quand je serai roi,
Je vous ferai venir auprès de moi.
— Comment, monsieur, quitter votre patrie,
— Le bon vieux temps va renaître chez nous !
— Je n'ai plus rien... — filez, ma chère amie.
— Et nos enfants ! — qu'ils filent avec vous.

Notre homme part, il se flattait d'avance,
Grâce aux discours qu'il avait composés,
De recruter, en route, des croisés,
Mais il en est pour ses frais d'éloquence.
Lorsqu'au mari d'un rustique tendron,
Il dit : « Suis-moi, tout retard est un crime,
Quitte tes champs, viens délivrer Solyme. »
La femme accourt, agitant un bâton,
Et veut frapper l'embaucheur téméraire,
En s'écriant : — Sors vite du pays !
Gredin, qui veut débaucher nos maris !
De ta Solyme, ici l'on n'a que faire ;
Délivre-la tout seul, mais jarnigoi !
Ne lui fais pas mettre le pied chez moi.

Le paladin arrive en Palestine.
Mais il y voit chrétiens, juifs, musulmans,
Vivant entr'eux, comme de bonnes gens.
De cet accord, le Croisé se chagrine,
Et chez les Turcs, voulant faire le preux,
Se fait rosser, et s'en revient lépreux.

En clopinant, il regagne la France,
Mais, n'ayant rien pour payer sa dépense,
L'épée en main, il demande à manger;
Disant partout : Vous devez m'héberger.
« Je suis croisé, partageons votre table,
Du bon vieux temps c'était l'usage» —Au diable !
Répond chacun, et notre paladin,
Prend le parti de voler en chemin,
Pour regagner les lieux qui l'ont vu naître ;
En se disant : au bon vieux temps, je croi,
Maint chevalier prenait son homme en traître,
Quand il était sans le sou comme moi.

Bref, il arrive, il revoit sa patrie ;
Mais, où loger ? son épouse n'est plus,
Et ses enfants sont partis demi-nus,
Tendant la main pour demander leur vie.

Le paladin soupire, un peu surpris
Des changements, suite de sa croisade,

Mourant de faim, sans asile, malade,
Il va frapper chez quelques vieux amis;
Mais nul d'entr'eux, n'écoute sa prière.
Chacun se dit : « C'est pour courir les champs
Qu'il a quitté sa femme, ses enfants !
C'est un vaurien ! qu'il meure de misère. »

« Ce sont, ma foi, de singulières gens ! »
Disait le preux, prêt à quitter la vie,
« Me repousser ! quand mon unique envie,
Fut de revoir chez nous le bon vieux temps. »

LE MARI OBLIGEANT

CONTE

« Mais, dis-moi donc un peu, mon homme,
D'où vient que la femme à Lucas,
A toujours des galants attachés à ses pas?
Charmant objet pour lui bailler la pomme!
Des yeux petits, un nez mal fait,
Un teint luisant, un vilain rire,
Je ne puis citer un seul trait,
Sans y trouver quelque chose à redire.
Qui peut séduire en elle? où sont donc ses appas?
Il faut, comme dit la voisine,
Qu'ils soient bien cachés, par ma fine!
Car on ne les aperçoit pas.

A tous les propos de sa femme.
Mathurin n'a rien répondu,
Mais le drôle, au fond de son âme,

Y rêve, et le discours ne sera pas perdu.
Le soir, revenant au village,
La compagne de Mathurin,
S'écarte un peu de son chemin,
Afin de jouir de l'ombrage,
Et du gazon d'un joli bois.
A peine elle est sous le feuillage,
Qu'elle entend le tendre ramage
De deux amants. Et vite, en tapinois.
Elle avance... elle est femme, et de plus curieuse;
A leur aspect pourtant, la voilà furieuse?...
Elle reconnaît son mari!
Et la femme à Lucas, sur le gazon fleuri.
— Ah traître! je t'y prends, dit-elle,
Tu m'écoutais bien ce matin!
Pour un pareil tendron peux-tu m'être infidèle!
— Laisse-moi donc, dit Mathurin,
Je fais une reconnaissance.
Chaque jour ne disais-tu pas:
Pour plaire, où sont donc ses appas?
Tu pourras en parler avec plus d'assurance,
Je puis te mettre au fait, vois-tu,
C'est pour ça que je suis venu;

Je ne m'en repens pas, ma chère,
Elle a tout ce qu'il faut pour charmer, la commère,
Ça vaut la peine d'être vu.

LE COIN DU FEU

FANTAISIE

Quand souffle le vent de bise,
Quand la froide nuit vient nous saisir,
Le soir, auprès de ma Lise,
Tisonner est mon plaisir.

Est-il un bal, une fête,
Qui vaille un doux tête-à-tête
Devant un feu pétillant?
Là, nul censeur sémillant,
Pour passer tout en revue,
Ne vient d'un air bienveillant
Vous en déroberla vue.
Auprès d'un joli minois,
Tisonner est douce chose,

A l'amour le feu dispose,
Au cœur il prend quelquefois.
Avec maîtresse gentille,
Au fond d'un réduit bien clos,
La flamme qui monte et brille
Nous rend plus gai, plus dispos.

Ma Lisette est sans parure;
Un simple petit bonnet,
Sans me cacher sa figure,
Lui donne un air plus coquet.
Pour se chauffer à son aise
Et pour ne point se griller,
Elle a mes genoux pour chaise
Et mon bras pour oreiller.
Ses pieds avec nonchalance
Sont posés sur les chenets,
Souvent par inadvertance
Elle brûle ses mollets.
Tisonnons, ô ma maîtresse!
Est-il un bonheur plus doux?

Livrons-nous à la paresse,
Ici, nous sommes chez nous.
Par des châteaux en Espagne
Embellissons nos loisirs,
Formons des plans de campagne,
Et des projets de plaisirs ;
Admettons que la fortune,
Longtemps rebelle à nos vœux,
D'une façon moins commune
Nous traite enfin tous les deux :
Tu veux une métairie,
Des abeilles, des troupeaux,
Un bocage, une prairie,
Des lapins et des oiseaux,

Moi, je l'avouerai, ma chère,
Je suis plus ambitieux,
Pour narguer les envieux
Une calèche légère
D'abord me plairait beaucoup ;
J'aurais une belle terre,

Avec un parc de bon goût;
Des chevaux, des domestiques;
Appartements magnifiques,
Puis un excellent billard,
Où, quand on quitte la table,
On gagne, en faisant l'aimable,
Quelque voisin campagnard.
Tiens, vois ce monceau de cendre...
Là, je voudrais mon château,
Ici, serait un ruisseau,
C'est le chemin qu'il faut prendre;
Ce tison... c'est mon jardin,
Mais cette bûche me gêne...
— Non, mon ami, là je mène
Mon troupeau chaque matin;
Là-bas est ma métairie,
Mon petit bois, ma prairie...
Ici, j'aurais un moulin,
Je vais, avec la pincette,
T'en indiquer le chemin...
En ce moment la sonnette
Avertit qu'il vient quelqu'un;

Au diable de l'importun
Qui trouble nos rêveries;
Adieu châteaux et prairies,
Jardin et troupeaux, adieu!
Nos pensers vous ont fait naître,
L'importun qui va paraître
Ne verra là que du feu!

TABLE

FIN DE LA TABLE.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.





